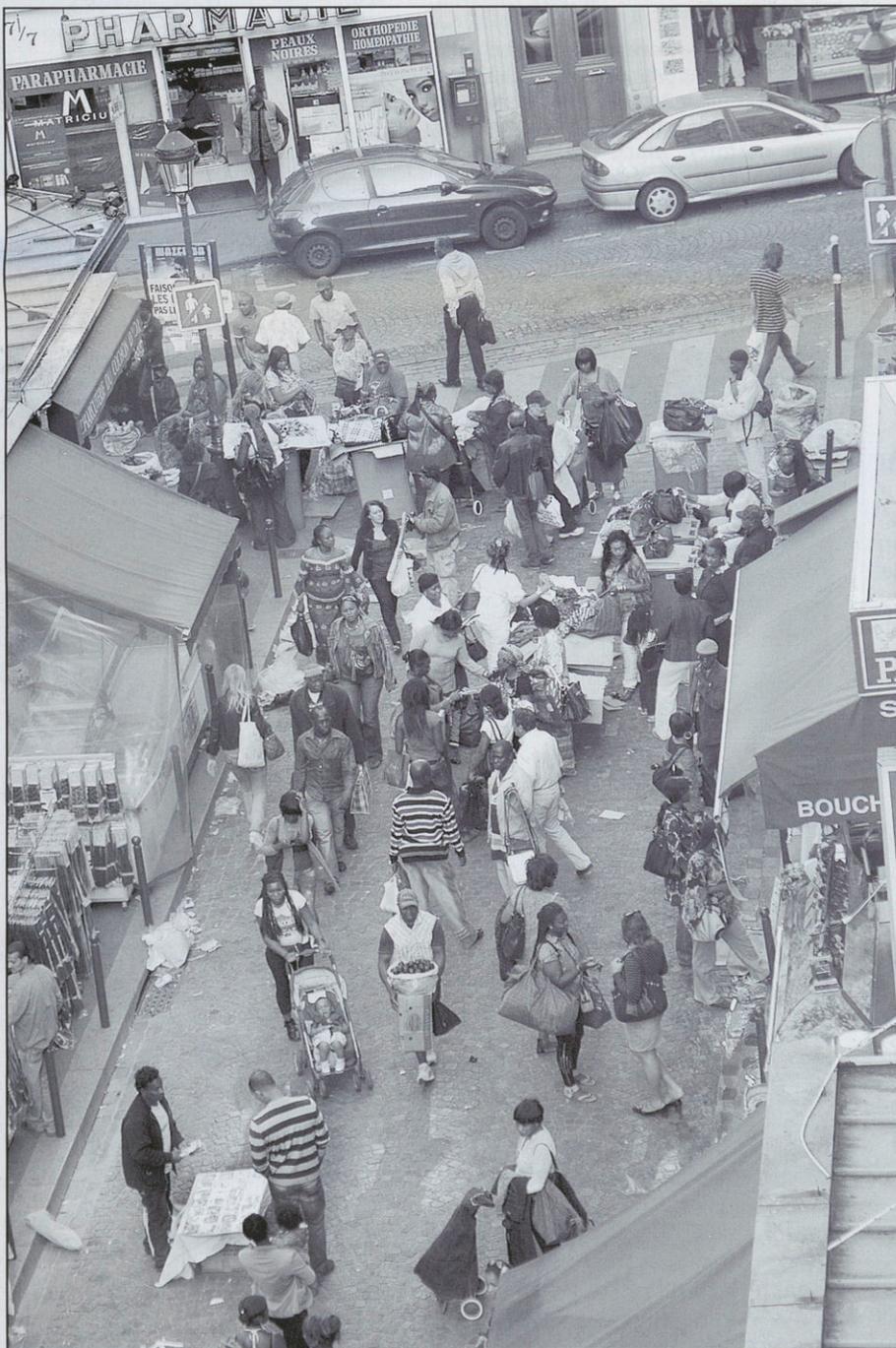



DU MOIS

JOURNAL ASSOCIATIF D'INFORMATIONS LOCALES-PARAÎT AU DÉBUT DE CHAQUE MOIS - N° 174- JUILLET-AOÛT 2010 - 2,30 EUROS

Marché Château-Rouge : un scandale

L'invasion des vendeurs à la sauvette est devenue insupportable pour les riverains et les commerçants.
(Notre dossier pages 12 à 14)

Les vélos à double-sens dans les rues à 30 km/h
(page 3)
Paris "recordville" d'Europe pour les pannes d'ascenseurs
(page 5)
Tout sur les fêtes de l'été
(pages 6 à 8)
Le directeur de l'école de la rue de l'Évangile prend la route avec le cirque
(page 10)
Jugnot parrain des Vendanges
(page 11)
Echec à la provoc' pinard saucisson
(page 15)
Honneur aux mécanos du garage Custine
(page 16)
Trois ruches installées aux Jardins du Ruisseau
(page 18)
Nouvelle chance pour le 104 ?
(page 19)
Le bulletin d'abonnement est en page 24.

Les vendeurs à la sauvette barrent l'entrée de la rue Dejean. Ce marché parallèle s'étend également dans les rues adjacentes.

Square Saint-Bernard

À propos du projet de donner au square Saint-Bernard le nom de Saïd Bouziri (voir notre dernier numéro, page 23), un de nos fidèles lecteurs, Jean-Claude C., nous dit :

«Vous auriez dû être plus précis. Car certains de vos lecteurs risqueraient d'y voir une intention hostile au catholicisme, ce qui n'est pas le cas. Il faut

préciser qu'il ne s'agit pas de "débaptiser" le square Saint-Bernard. En réalité, ce petit square, actuellement, n'a pas de nom. Les gens du quartier l'appellent "square Saint-Bernard" parce qu'il est en face de l'église Saint-Bernard, mais ce n'est pas du tout son nom officiel.

Le fait de rendre hommage à Saïd Bouziri, militant des droits de l'homme, en donnant son nom à ce square,

n'interdirait nullement, à ceux qui le veulent, de continuer à l'appeler square Saint-Bernard. Tout comme les habitants de La Chapelle continuent d'appeler le square Paul-Robin "square Hébert", parce qu'il est sur la place Hébert.»

Ne pas prendre un Coupeau pour un Lantier

Dans notre numéro de juin figurait un article sur Émile Zola et son roman *L'Assommoir*. On y lisait que Gervaise, héroïne du livre, était arrivée à Paris en 1850, venant de la ville de Plassans, «avec Coupeau». Un lecteur (qui connaît bien l'auteur de l'article : il est son père) nous écrit :

«C'est toujours avec plaisir et attention que je lis votre journal. Aussi, dans l'article concernant l'enquête de Zola sur la Goutte d'Or (numéro de juin), j'ai remarqué que Coupeau devait être en vacances à Plassans pour avoir pu gagner Paris avec Gervaise. Ai-je bien lu ?»

Pierre Delpirou

Réponse de la rédaction : Quel lapsus ! Ce n'est pas avec Coupeau, son second compagnon (père de Nana), que Gervaise était arrivée à Paris mais avec son premier mari, Lantier (père d'Étienne, le héros de *Germinal*). Elle a rencontré Coupeau plus tard et il est en effet très peu vraisemblable que celui-ci soit jamais passé par Plassans, même «en vacances»...



Gentillesse

Un groupe d'hommes est en pleine discussion sur un banc du boulevard Barbès. Un colosse grisonnant apostrophe un petit brun : «J'te préviens : si je te retrouve chez moi, je t'égorge», démonstration à l'appui d'un coup d'index en travers du cou.

L'autre sourit, incrédule. Alors "l'égorgeur" hausse encore le ton : «Écoute-moi, écoute-moi bien parce que là, je te parle très gentiment !»

Marie-Odile Fargier

Malboro sous la pluie

Boulevard Barbès, pas loin du métro, il pleut dru. Du coup, les "Malboro Malboro" sont bien moins nombreux que d'habitude. L'un d'eux pourtant, stoïque, trempé, continue à proposer ses paquets de cigarettes. Passent trois filles, jeunes, rieuses. «Malboro, Malboro Legend' ?», demande-t-il. L'une d'elles : «Nous, on fume pas !» Alors le Malboro, sur un ton affirmatif : «T'as raison, c'est ça qu'il faut faire !»

Noël Monier

PETITES ANNONCES

EMPLOI

■ **Société Saveurs Yéménites** recherche **agent commercial** pour les produits d'alimentation d'origine du Yemen, uniques en Ile-de-France. Rémunération au pourcentage. Région exclusive. Tél. 06 71 09 88 78 (S. Ozery), ou : saveursyemenites.fr

IMMOBILIER

■ **À louer local commercial**, 54 m² plus sous-sol, à proximité du marché de l'Olive. Tél : 01 42 66 21 98.

COURS

■ L'association *Le Jardin des Grenades* propose tous les jeudis : un **cours de qi gong** de 17 à 18 h, un **cours de yoga** de 18 à 19 h. Le premier cours de chaque discipline est gratuit. Les cours ont lieu jusqu'au 4 juillet au **centre sportif Traëger**, rue Boinod. À partir du 4 juillet, dans un autre lieu. Rens. : tél.-fax-répondeur au 01 42 64 99 29.

■ Professeur d'anglais juridique, également avocat, sino-américain, donne des **cours individuels sur mesure**. Contact : gary.huie2836@gmail.com ou 06 10 71 01 41.

■ **Cours de chant** par chanteur professionnel expérimenté. Travail vocal, musical, expressif, diction, interprétation, solfège. Prix raisonnables. Possibilité de cours à domicile. Débutants ou

plus avancés. Christian Archambeaud. 01 42 58 55 98.

ASSOCIATIONS

■ L'association **ADOS** cherche des **bénévoles pour de l'accompagnement scolaire**, du CP à la 3e, du lundi au vendredi, entre 16 h 30 et 19 h 30. Contact : 01 42 54 84 74.

■ **Solidarité Jean Merlin** (106 bis bd Ney) cherche des **bénévoles** une demi journée par semaine pour **le tri et la distribution de courrier** aux SDF, sans papiers ou demandeurs d'asile. Contact : Jean-Pierre, 06 64 68 86 33. solidaritejeanmerlin@noos.fr

■ **La Gymnastique volontaire** vous attend 6 rue Esclangon. Cours de gym d'entretien. Accueil, randonnées, convivialité. Pour optimiser votre capital santé, garder la forme. Tél : 01 46 27 58 34

■ Le **Comité actions logement** (CAL) cherche **bénévoles** pour participer aux permanences d'**accueil et d'orientation des mal logés** (constitution de dossiers administratifs, info et accès aux droits, écoute, aide). Les permanences ont lieu les premiers et troisièmes mercredis du mois et tous les samedis (14-17 h). Formation et accompagnement assurés par les membres de l'association. 01 42 57 14 62. cal@comite-actions-logement.org

Le 18e du mois est un journal d'information sur le 18e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale. Il est édité par l'Association des Amis du 18e du mois.

76, rue Marcadet, 75018 Paris. Tél. : 01 42 59 34 10. dixhuitdumois@libertysurf.fr

Les correspondances sur les **abonnements** doivent être impérativement envoyées par écrit.

● L'équipe de rédaction (entièrement bénévole) : Christian Adnin, Lilaafa Amouzou, Stéphane Bardin, Fabrice Benoist, Edith Canestrier, Virginie Chardin, Nicolas Chastagnier, Djimmy Chatelain, Cendrine Chevrier, Michel Cyprien, Claire Dalla-Torre, Paul Dehédin, Florence Delahaye, Sylvain Gasnier (Vain), Davide Del Giudice, Dominique Delpirou, Sophie Djouder, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Jacqueline Gamblin, Gérard Gaudin, Michel Germain, Fouad Houiche, Maïté Labat, Bruno Lemesle, Mathieu Le Floch, Daniel Maunoury, Noël Monier, Thierry Nectoux, Patrick Pinter, Rose Pynson, Sabadel, Camille Sarrot, Jean-Louis Saux, Robert Sebbag. ● **Rédaction en chef** : Marie-Pierre Larrivé. ● **Maquette** : Nadia Djabali. ● **Directeur de la publication** : Christian Adnin.

TOUJOURS PROCHE DE VOS ENVIES.

CRÉATION & EXCLUSIVITÉ D'UN SERVICE SUR-MESURE.

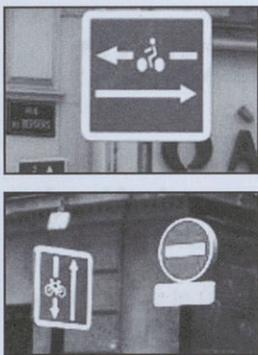
Ici votre rêve prend forme !

- Création et transformation de bijoux.
- Réparation horlogerie et bijouterie.
- Restauration de pendules et de montres anciennes.
- Estimation de vos bijoux et montres.
- Rachat de votre Or.
- Grandes marques d'horlogerie et bijouterie.

COMPTOIR JOFFRIN
Bijoutier - Joaillier - Horloger

5, rue Lepic 75018 PARIS - Tél. 01 42 64 90 45
28, rue Hermel 75018 PARIS - Tél. 01 46 06 40 25

www.comptoirjoffrin.fr



Les doubles-sens cyclables désormais généralisés dans les rues du 18e

Les vélos peuvent désormais emprunter les sens interdits et rouler à contre-sens dans des rues où la circulation automobile est limitée à 30 km/heure. Mais on annonce aussi une diminution des places de stationnement des voitures

Depuis le 1er juillet, des doubles-sens cyclables sont généralisés à Paris dans les "zones 30" (quartiers où la circulation automobile est limitée à 30 km/h). La Butte Montmartre est concernée au premier chef : l'étrécissement de nombreuses rues y rend nécessaire le classement en "zone 30". Mais le même système de doubles sens est mis en place aussi dans d'autres quartiers.

Cette décision de la municipalité parisienne est prise en application d'un arrêté gouvernemental de juillet 2008 (voir l'encadré). Les communes avaient jusqu'au 1er juillet 2010 pour se mettre en conformité. Encore fallait-il aménager la voirie.

Pourquoi le double-sens ?

Le double-sens donne aux cyclistes le droit de circuler en sens contraire de celui des voitures, sans qu'il y ait besoin pour cela d'un couloir protégé. (Pour les voitures, ces rues restent à sens unique.)

Ce système a pour intérêt de raccourcir les distances à vélo.

La mise en place se fait sans travaux lourds de voirie, contrairement aux pistes cyclables. Il suffit d'installer des panneaux de signalisation et un marquage au sol.

Notre mairie a suivi la règle. Le conseil d'arrondissement a approuvé, le 31 mai, le "schéma d'orientations pour le développement du vélo" élaboré par la Mairie de Paris. Il a en outre adopté un vœu initié par les Verts demandant de créer de nouvelles zones 30, et de mettre en double sens cyclable des rues hors zones 30

L'arrêté gouvernemental

Autrefois, la règle était la suivante : dans une rue à sens unique pour les voitures, si un maire voulait y instituer une double-sens cyclable, il devait prendre un arrêté motivé.

Le texte gouvernemental du 30 juillet 2008 a inversé le principe : désormais, dans une rue classée "zone 30", le double-sens cyclable est obligatoire. C'est pour ne pas l'appliquer que le maire est obligé de prendre un arrêté spécial.

Désormais, si un maire veut instaurer un double-sens cyclable, il lui suffit de classer la rue "zone 30" (classement justifié par des raisons de sécurité, par exemple par l'étrécissement des chaussées).

mais où la circulation est déjà limitée à 30 km/h, et même d'autres rues à sens unique si possible.

La validation des pompiers

Il y a quatre "zones 30" dans le 18e, où les doubles-sens cyclables doivent être créés. Les aménagements nécessaires ont déjà été réalisés dans les quartiers du Poteau, Simplon et Cavallotti (vers la rue Ganneron).

Pour Montmartre, on attendait la validation par les pompiers. Ceux-ci ont en effet automatiquement droit de regard dans le domaine de la circulation et veulent que leurs normes (4 mètres de largeur pour passer avec la grande échelle) s'appliquent partout.

Or ils estiment que ce n'est pas le cas sur la Butte et ils attendaient depuis longtemps cette occasion pour demander des rues à 4 mètres de largeur.

La RATP avait la même revendication afin d'améliorer la circulation du Montmartrobus.

Les pompiers et la RATP ont obtenu que le double-sens cyclable ne soit pas mis en place dans plusieurs des rues classées "zone 30" : rues des Martyrs, Saint-Vincent, Yvonne-Le-Tac, Chappe, Houdon, Girardon, Tholozé, Gaston-Couté et rue de l'Abreuvoir.

Des places de stationnement en moins

Suite aux demandes des pompiers, la mairie a décidé de supprimer, pour des raisons de sécurité pas forcément liées aux doubles-sens cyclables, 173 places de stationnement, notamment rue d'Orsel (40) et rue Lamarck (20). L'espace ainsi ouvert permettra de créer des stationnements pour les deux-roues (motorisés ou non), et ainsi de vider les trottoirs de la Butte.

Parallèlement, la municipalité a décidé de créer 66 nouvelles places de stationnement pour les voitures, en tirant au maximum sur les possibilités, c'est-à-dire en exploitant le potentiel de stationnement non utilisé un peu partout : par exemple autour de la place du Tertre, rue de Clignancourt, rue de la Bonne, et



dans certaines impasses aussi.

Cela ramène à 107 le nombre de places perdues. «À l'échelle du quartier, c'est moins de 4 % de places perdues en surface», souligne Dominique Lamy, l'adjoint chargé des transports et déplacements.

Mais les places de stationnement avaient déjà diminué depuis trois ans avec la mise en place des Vélib'.

Trouver une place est déjà un exploit à Montmartre, lieu festif et commerçant, et offrant peu de stationnement en surface ou souterrain. Les parkings publics n'ont pas augmenté leur capacité et les parkings privés sont peu accessibles ou chers. C'est un problème récurrent.

Et la sécurité ?

Contrairement à une idée répandue, le double-sens cyclable ne présente pas de risque particulier. C'est un aménagement très sûr, répandu depuis plus de vingt ans dans les villes d'Europe du Nord, depuis les années 1980 à Strasbourg et aujourd'hui à Grenoble, Lille et Bordeaux. Aucun accident n'a été répertorié sur

les doubles-sens existants. En clair, il n'est pas plus risqué de se déplacer à vélo qu'à pied ! Le double-sens améliore d'ailleurs la visibilité, puisque les automo-

bilistes et les cyclistes arrivent face à face. Le bilan est donc positif pour la sécurité.

D'une façon générale, en ville, plus les cyclistes sont nombreux, moins il y a d'accidents (par cycliste) et moins ils sont graves.

Une extension du dispositif ?

Une généralisation des doubles-sens cyclables à toutes les rues ? Les Verts y seraient favorables. Les associations de cyclistes de la région aussi.

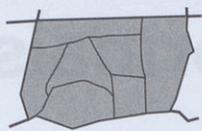
Et si la sécurité n'est pas assurée ? L'association MDB (*Mieux se déplacer à bicyclette*) d'Ile-de-France répond : «Prenons la question à l'envers : pourquoi ne pas créer les conditions de sécurité utiles au double-sens cyclable ? Et quant au stationnement, ce n'est qu'une occupation privative d'un espace dévolu prioritairement à la circulation. Nous revendiquons une place plus importante et plus sereine des déplacements à vélo dans la ville.»

Le souci d'une progressivité des aménagements est cependant une réalité. La mairie du 18e réfléchit à l'extension par la suite des doubles sens cyclables à l'ensemble des rues à 30 km/h, et à d'autres rues permettant de relier entre elles les zones 30 et de créer ainsi un réseau de circulation efficace.

32 euros seulement le mètre

MDB note enfin que les aménagements les plus simples sont souvent les moins coûteux et les plus efficaces. «Nous ne comprenons pas, par exemple, pourquoi mettre en place un feu cycliste qui coûte plusieurs milliers d'euros au débouché de la rue Boïnod sur le carrefour Ornano, au lieu d'un simple "céder le passage", qui ne nécessite qu'un panneau. Le double sens cyclable peint au sol coûte seulement 32 euros du mètre linéaire, c'est l'aménagement le moins cher.»

Camille Sarrot



Nouveaux immeubles au Simplon et à la Goutte d'Or

Première tranche d'un ensemble de 117 logements sociaux rues du Nord et Émile-Chaîne. Un immeuble écologique livré rue de la Charbonnière.

Jeanne Bohec à l'honneur à l'Alliance française de Londres

L'Alliance française de Londres a mis la résistante Jeanne Bohec à l'honneur et utilise son livre, *La Plastiqueuse à bicyclette*, pour ses cours de français dispensés aux étrangers. À l'occasion du soixante-dixième anniversaire de l'Appel du 18 juin, elle en a commandé cent aux éditions du Sextant, la maison d'édition du 185 bis rue Ordener, qui vient de rééditer ce livre paru à l'origine en 1975.

En 1940, Jeanne Bohec, 21 ans, a entendu l'appel et a gagné Londres. Elle y a appris les techniques de sabotage et a été parachutée en France. Là, elle a sillonné les routes à bicyclette, formant les résistants au plasticage des voies ferrées, seule femme instructeur en la matière.

Après la guerre, Jeanne Bohec s'est installée dans le 18^e. Professeur de mathématiques au collège Roland-Dorgelès, elle s'est impliquée dans la vie de l'arrondissement, devenant maire adjoint de 1975 à 1982. Elle a également été présidente du conservatoire de musique du 18^e.

Jeanne Bohec est morte le 11 janvier dernier et la municipalité devrait lui rendre hommage par une plaque, voire avec le nom d'une nouvelle rue. ■

L'immobilier est reparti à la hausse à Paris et dans le 18^e

Bonne nouvelle pour les propriétaires, mauvaise nouvelle pour ceux qui cherchent à se loger, en achetant un appartement ou comme locataires : le marché de l'immobilier est reparti à la hausse.

À Paris, le prix du mètre carré s'établissait en moyenne à 6 430 € au premier trimestre 2010, soit une hausse de 1,7 % par rapport à 2009. Dans notre arrondissement, il n'était que de 5 680 € le mètre carré, le prix le plus bas après le 19^e (4 980 €). Mais il a bondi de 4 % dans le 18^e et baissé de 3,7 % dans le 19^e.

Les prix les plus hauts se trouvent dans le 5^e arrondissement (9 550 € le mètre carré) mais ils y baissent de 5,5 %. ■



L'immeuble du 36 rue de la Charbonnière. (Au premier plan, le marché.)

Le secteur rue du Nord-rue Émile-Chaîne (quartier Simplon) change de visage. Après la construction du gymnase neuf de la cité Traëger et la réhabilitation d'immeubles rue des Poissonniers, c'est le tour de ces deux étroites voies parallèles, aux immeubles jadis vétustes et dégradés, d'inaugurer de nouveaux bâtiments.

La SIEMP, société immobilière d'économie mixte de la Ville de Paris, y construit tout un ensemble d'immeubles neufs ou rénovés. Le

programme achevé, il y aura là 117 logements sociaux, quinze ateliers d'artistes et sept locaux d'activités.

En juin, on a déjà inauguré la première tranche : quarante-trois logements sociaux, sept ateliers pour plasticiens, quatre ateliers pour musiciens et deux locaux d'activités. Le programme a été confié à plusieurs architectes, ainsi les immeubles sont tous différents, évitant donc l'aspect "barre" continue.

Au 38 et au 48 rue du Nord, ce sont treize logements sociaux (du stu-

dio au cinq pièces) et quatre ateliers pour musiciens. Ces derniers ont été conçus de façon à offrir la meilleure acoustique ainsi qu'une complète isolation sonore.

Au 3 et 5 rue du Nord, ce sont huit logements sociaux, un local d'activité et quatre ateliers pour plasticiens. Comme pour le reste des immeubles, ces ateliers sont soit au rez-de-chaussée, soit munis de palans pour pouvoir hisser de lourds matériaux par la façade. Ils sont tous doublement orientés nord et sud.

Au 13, 15, 19 rue du Nord et au 14, 16, 18 rue Émile-Chaîne (immeubles accolés), on trouve neuf logements et trois ateliers. Au 22 rue du Nord et au 21 rue Émile-Chaîne, trois logements sociaux ont été construits.

Enfin, du 31 au 37 rue du Nord, un immeuble ancien a été entièrement réhabilité et on y trouve dix logements plus un local d'activités.

À la Goutte d'Or

On quitte le Simplon pour la Goutte d'Or : toujours en juin, on a inauguré un autre immeuble construit par la SIEMP, au 36 rue de la Charbonnière (à l'angle du boulevard de la Chapelle) : dix-sept logements sociaux sur cinq étages avec terrasse végétalisée et façade entièrement recouverte de panneaux solaires thermiques pouvant fournir 40 % des besoins en eau chaude des résidents. ■



Il y a quinze ans, dans le 18^e du mois

Paru dans le 18^e du mois n° 9, juillet-août 1995

Le 18^e change de maire

À l'image de tout Paris, les élections municipales dans le 18^e ont été marquées par une très forte abstention. Un électeur sur deux ne s'est pas déplacé. La liste de Daniel Vaillant l'a emporté au second tour sur celle conduite par Jean-Louis Debré (RPR), où Roger Chinaud (UDF) ne figurait qu'en deuxième position. Le nouveau maire (PS) aura fort à faire pour réconcilier les habitants avec la vie de leur ville.

Autre enseignement du scrutin : la dégringolade de la majorité municipale de droite. Au premier tour, la liste conduite par Jean-Louis Debré perd neuf points par rapport à la liste conduite en 1989 par Alain Juppé. Sérieuse contre-performance : le 18^e est l'arrondissement où la droite municipale perd le plus de plumes.

Pourquoi cette particularité ? Tout le monde reconnaît que le départ de

Juppé [parti se faire élire à Bordeaux] a été très mal perçu dans la population. Le parachutage, à trois semaines de l'échéance, de l'ex-député de l'Eure Jean-Louis Debré a eu un effet désastreux. «Mépris des électeurs, magouilles d'appareils, volonté d'hégémonie du RPR...», autant d'expressions qui ont fleuri un peu partout.

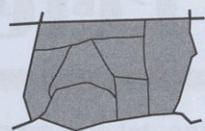
Beaucoup avaient pensé, avant la campagne électorale, que la liste RPR-UDF serait conduite par Roger Chinaud (UDF), qui était jusque-là le maire du 18^e. Mais il s'est fait coiffer au dernier moment par une personnalité RPR totalement étrangère au 18^e.

À la veille du second tour, Roger Chinaud estimait que la majorité municipale sortante avait fait une «erreur d'analyse» en ne faisant pas campagne autour de ses réalisations. La gauche, de son côté, jugeait que le choix du RPR de tout miser sur

«l'effet Chirac» [Chirac, maire de Paris jusque-là, venait d'être élu président de la République] traduisait son embarras, après les révélations de la presse concernant les pratiques délictueuses dans l'attribution des logements sociaux...

Cependant, au niveau central parisien, la droite garde une majorité.

Question posée à Daniel Vaillant, nouveau maire de l'arrondissement : «Le 18^e ne risque-t-il pas de pâtir de cette difficile cohabitation avec la majorité de droite à l'Hôtel de Ville ?» Réponse : «Notre élection nous donne une légitimité. Nous souhaitons avoir une discussion avec Tiberi [successeur de Chirac comme maire de Paris]. Il faudra bien qu'on nous écoute. (...) J'ai l'intention d'installer à l'automne un conseil consultatif des associations dans les huit quartiers du 18^e...» ■



Ascenseurs en panne, c'est courant

Neuf pannes en moyenne par ascenseur et par an : un rapport présenté aux débats du Conseil de Paris fait ce constat et analyse les responsabilités. Des mesures ont été votées par le Conseil.

Le Conseil de Paris a adopté en juin un rapport plutôt inquiétant sur la situation des ascenseurs dans la capitale, et notamment de ceux du "parc social". Il a également voté une série de résolutions tendant à améliorer la situation décrite par le rapport.

Celui-ci lui émanait d'une mission d'information mandatée en décembre 2009 par le Conseil : quinze membres représentant tous les partis politiques. La mission a rencontré les associations de locataires, les bailleurs sociaux et les ascensoristes.

À ce propos, ses membres ont noté que quatre multinationales (Otis, Thyssen, Koné et Schindler) se partagent 90 % du marché et qu'elles ont d'ailleurs été condamnées par l'Union européenne à 1 milliard d'euros d'amende (un record) pour ententes illicites.

• Le diagnostic

Les auteurs du rapport ont d'abord établi un diagnostic « inquiétant » : Paris possède le record de pannes d'ascenseurs de toutes les villes d'Europe, avec une moyenne de neuf pannes par ascenseur et par an (le double de Berlin). Cette moyenne élevée est due d'abord au parc des "logements sociaux" (les HLM) où l'on compte 16,82 pannes par an. Le parc social comptabilise 840 000 pannes en tout par an. Près de 25 % de ses ascenseurs ont plus de quarante ans, et ils sont sollicités de cinq à six fois plus que dans le privé.

• Les responsabilités

Le rapport stigmatise tout d'abord les ascensoristes et réfute leurs allégations selon lesquelles les pannes seraient liées au vandalisme. Celui-ci, dit le rapport, ne représente que 6 % des pannes.

Parallèlement, le rapport accuse la loi *Urbanisme et habitat* (dite "loi Robien") votée en 2003 suite à la mort d'un enfant dans un ascenseur à Strasbourg.

Cette loi exige, en effet, la mise aux normes des ascenseurs avec dix-sept mesures et trois échéances : 2008, 2013, 2018. La première échéance a d'ailleurs été reportée à 2010. C'était une bonne idée, mais elle a eu des conséquences négatives, notamment du fait des ascensoristes qui privilégient la mise aux normes (allant même au-delà du nécessaire) au détriment de la main-



tenance qui leur rapporte moins.

De plus, souligne le rapport, la loi a permis aux ascensoristes de dégager un marché « juteux » : le coût, évalué à 4 milliards d'euros lors du vote de la loi, est actuellement passé à 7,3 milliards. Enfin, pour cette mise aux normes, on a introduit de l'informatique dans les ascenseurs et, celle-ci étant « fragile », les pannes sont encore plus nombreuses.

Le rapport pointe enfin la responsabilité des bailleurs sociaux. Des pénalités sont prévues quand il y a pannes, mais si certains (comme Paris-Habitat) font payer les ascensoristes, d'autres (comme la RIVP) ne le font pas. En outre, nombre de bailleurs continuent à faire payer les charges à leurs locataires quand l'ascenseur ne fonctionne plus.

• Les propositions

Le rapport préconisait que les bailleurs sociaux harmonisent leur politique et obligent les ascensoristes à payer des pénalités, qui doivent revenir aux locataires sous forme principalement d'allègements de charges : Paris-Habitat a touché en 2009 un million d'euros, dont une infime partie est passée à organiser le "portage" (aide aux courses) pendant les pannes, le reste est passé en recettes.

Le Conseil de Paris n'a pas repris intégralement cette proposition. En revanche, il a adopté celle qui

demandait que les ascensoristes présentent systématiquement des devis détaillés avec mention des dispositifs obligatoires et de ceux qui ne sont qu'optionnels, et qu'ils fournissent également une fiche standard comparative des prix.

Il a également adopté l'idée de publication d'un "guide de l'ascenseur" à l'usage des propriétaires et des bailleurs sociaux, avec liste des lois et arrêtés et lecture explicative des types de contrats. Il a enfin mandaté une inspection devant vérifier l'état du parc parisien des ascenseurs

Marie-Pierre Larrivé

À VOTRE DISPOSITION
TOUS LES JOURS



Miloea
LIBRAIRIE • PAPETERIE

15 rue des Abbesses, 75018 Paris
Tél. 01 42 52 01 55. Fax 01 42 52 71 31

SUR L'AGENDA

Nous publions dans cette rubrique des annonces de réunions, expositions, manifestations, qui nous sont communiquées par des associations ou organismes divers.

■ Conseils de Quartier

- Jeudi 1er juillet, Grandes-Carrières-Clichy, à l'école 50 rue Vanvenargues, 19 h ou 20 h. Thème : espaces verts, compostage, air.
- Mercredi 7 juillet, Charles-Hermite-Évangile, école Charles Hermite, 19 h ou 20 h. Pas de thème connu à l'heure actuelle

■ 1er juillet : Bal des troisièmes

Bal organisé par le Conseil de la jeunesse pour les élèves de troisième des collèges de l'arrondissement, jeudi 1er juillet, salle des fêtes de la mairie (18 h 30 à 22 h 30). Musique avec le rapeur Layone et le DJ Hit Man. Collecte solidaire de bouchons en plastique en faveur des handicapés.

■ 3 et 10 juillet : Lectures sur Haïti

La librairie *Le Rideau rouge* (71 rue Riquet) organise, samedis 3 et 10 juillet (19 h), des lectures de romans et poésie de Frank Étienne, notamment sur Haïti. Collecte au profit d'une association haïtienne.

■ 4 juillet : Fête de la laïcité

Fête de la laïcité, dimanche 4 juillet, square Nadar, organisée par l'association du Chevalier de la Barre avec une série d'associations se réclamant de la libre pensée.

■ 4 juillet : Vide-greniers

Vide-greniers festif, dimanche 4 juillet (9 h-18 h) rues Feutrier et André-del-Sarte organisé par *Arcane 18* et *Mont Sarte*, association des commerçants de la rue. Animation musicale.

■ 5 juillet : CICA

Réunion du CICA (Conseil d'information et de concertation d'arrondissement) lundi 5 juillet (18 h 30), salle des mariages de la mairie. Thème : aider nos aînés à mieux vivre dans le 18e, état des lieux et perspectives.

■ 7 juillet : Marche propreté à Clignancourt

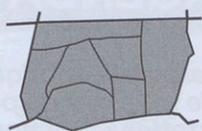
"Marche exploratoire" sur la propreté ouverte aux habitants organisée par le conseil de quartier Clignancourt-Jules Joffrin, mercredi 7 juillet. Informations : Clignancourt ; julesjoffrin@gmail.com

■ 17 juillet : Promenade Satie

Balade musicale à Montmartre sur les pas d'Erik Satie, samedi 17 juillet. Rendez-vous à 17 h devant le musée de Montmartre, 12 rue Cortot.

■ 29 août : Défilé du dieu Ganesha

Défilé annuel en l'honneur du dieu Ganesha, dimanche 29 août à partir de 11 h. Départ du nouveau temple hindou Sri Manicka Vinyakar, 17 rue Pajol. (Voir aussi page 27).



Les fêtes et animations de l'été

Calendrier

- Jusqu'au 17 juillet : **Musiques et jardins**, dans les squares et aux Trois Baudets.
- Tout l'été : **Bibliothèques hors les murs**.
- Du 1er au 4 juillet : Festival **Émergence capoeira**.
- 3 juillet : **Chasse au trésor**.
- 4 juillet : Journée festive **De Butte en blanc**.
- Du 6 juillet au 11 septembre : **Festival rue Léon**, *Nous sommes tous des Africains*.
- 8 au 13 juillet : Les Brésiliens de **Moleque de Rua**.
- 9, 10, 11 juillet : **Cinéastes amateurs** avec *Cultures sur cour* et *Mille et une images*.
- 9 au 11 juillet : "Les éphémères", **lectures poétiques** et expo **Maison mobile** aux Jardins d'Éole.
- 11 juillet : Projection de la finale de la **Coupe du monde de foot** au square Binet et au Centre Barbara-Goutte d'Or (2 rue Fleury).
- 13 juillet : Clôture de **Paris-Cinéma**, parcours *côté jardin*, fête au 104.
- 13 et 14 juillet : On fête le 14 juillet et le rattachement du 18e à Paris. **Défilé** depuis la place Charles-Bernard et **bal** aux Jardins d'Éole. **Bal des pompiers** à la caserne rue Carpeaux. **Les légionnaires** place Jules-Joffrin.
- Du 15 juillet au 6 août : **Sculptur'Opéra**. (Voir page 24.)
- 18 juillet, 15 août : **Concerts** au square de Clignancourt. (Voir ci-contre, "Musiques et jardins".)
- Du 20 au 25 juillet : **Festival de jazz** aux Arènes de Montmartre. (Voir page 25)
- 26 juillet et 2 août : **Concerts** aux Jardins d'Éole. (Voir l'article "Musiques et jardins".)
- 4 août : **Cinéma** en plein air, *Les nuits de la pleine lune*.
- Du 21 août au 5 septembre : **Tréteaux nomades** aux *Arènes de Montmartre* : voir www.mysterebouffe.com

Juillet, août, on ne s'ennuiera pas cet été à Paris, et dans notre arrondissement en particulier. Les festivals, concerts et animations diverses y seront en nombre.

Le calendrier ci-contre signale les initiatives dans le 18e dont nous avons connaissance à la date où nous rédigeons ce numéro. Il se

peut qu'ici ou là telle association, tel commerce organise aussi une animation pas encore annoncée, mais l'essentiel est là.

Les diverses fêtes et animations citées dans ce calendrier sont présentées en détail dans ces pages 6, 7 et 8. Voir aussi la rubrique "Le mois du 18e", pages 24, 25 et 26.

Musiques et jardins et le Festival des attitudes indépendantes

Dans les squares du 18e, aux Trois Baudets et ailleurs... Au programme, entre beaucoup d'autres : André Minvielle, Titi Robin, Hasna El Becharia, le groupe Lavach...



Sévane et Manu seront sur le bateau *La Guêpe* le 11 juillet.

Le Festival des attitudes indépendantes et Musiques et jardins s'associent cette année pour proposer un ensemble de concerts : **concerts gratuits le samedi et le dimanche, payants en semaine** au tarif "doux" de 10 €.

Cela a commencé dimanche 27 juin et cela dure jusqu'au samedi 17 juillet, dans les jardins du 18e et au théâtre musical des Trois Baudets, ainsi qu'à Aubervilliers. Il y a donc cette année des concerts presque tous les jours et non plus seulement le long de trois week-ends.

La programmation aux Trois Baudets (64 boulevard de Clichy) est toujours à 20 h 30, sauf indication différente.

(Plus de détails sur : www.musiquesetjardins.fr)

- **Samedi 3 juillet :**
- **Jardin du Musée de Montmartre** (12 rue Cortot), 16 h 30 : Didier Petit en solo, musiques actuelles au violoncelle.
- **Square Carpeaux** (rue Carpeaux), 18 h : *La peau*, duo avec François Puyalto à la basse et Tarik Chaouach au mélodica, puis André Minvielle, jazzman "vocalchimiste".
- **Trois Baudets** : M-Jo, Liz Cherhal.

- **Dimanche 4 :**
- **Square Rachmaninov** (rue Tristan-Tzara), 15 h : HK et les Saltimbanks.
- **Jardins d'Éole**, 16 h 30 : Titi Robin, Erik Marchand, Bijan Chemirani.
- **Square Léon**, 18 h : Journal Intime (fanfare de poche).
- **Institut des cultures d'islam** (19 rue Léon), 19 h : Trio Chemirani (percussions persanes).

- **Samedi 10 :**
- **Hôpital Bretonneau**, 15 h : Lavach' (musiques tziganes et autres, groupe issu de la Goutte d'Or).
- **Square René Binet**, 16 h : Eyo'nle (fanfare du Bénin).
- **Arènes de Montmartre**, 18 h : Hasna El Becharia (seule femme du Maghreb à chanter la musique gnawa).
- **Trois Baudets**, 20 h 30 : Jacques Air Volt, Narrow Terrence.
- **Trois Baudets**, 23 h : DJ Set LuSt Kontrolle. ElctRo rOcks (musique rock et électro).

- **Dimanche 11 :**
- **Square Charles-Hermite**, 15 h : Gallina La Lupa.
- **Après le concert** du square Charles-Hermite, les spectateurs sont invités à rejoindre à 16 h 30 (précises !) **le bateau la Guêpe**, au bassin d'Icade

sur le canal Saint-Denis (de la Porte d'Aubervilliers, prendre la rue de la Gare à Aubervilliers, le bassin est à 50 m) : croisière surréaliste en musique avec Sévane et Manu, jusqu'au square Élie Lotar à Aubervilliers.

- **Au square Élie Lotar**, à 18 h, grand bal "tziganafricain" avec le Ziveli Orkestar puis la fanfare béninoise Eyo'nle. Suivi de la retransmission sur grand écran de la finale de la Coupe du monde de foot (vous rappelez ? ça continue, même si l'équipe de France n'y est plus !). Retour ensuite au métro Stalingrad.

- **Square des Amiraux** (rue des Amiraux), 17 h : Gallina La Lupa.

En semaine aux Trois Baudets (20 h 30)

- **Jedi 1er juillet**, Le Bal des Tontons, Son de Bouc, puis le duo Absynte.
- **Vendredi 2**, Little Ballroom, Mell.
- **Mardi 6**, Daniel Hélin, Madjo.
- **Mercredi 7**, Cae, Lully Dambury.
- **Jedi 8**, François Breut, Maud Lübeck.
- **Vendredi 9**, Julien Ribot, Maud Lübeck.
- **Mardi 13**, Las Ondas Marteles, Mathieu Scott.
- **Jedi 15**, Je Rigole, Reno Bistan.
- **Vendredi 16**, Erik Arnaud, S Petit Nico.
- **Samedi 17**, Del Cielo, Kalash.

D'autres concerts dans les jardins :

Au square de Clignancourt, les "dimanches au kiosque" du troisième dimanche du mois, initiés par le conseil de quartier, continuent de 11 h à 13 h, à l'heure du réveil ou de l'apéritif...

- Dimanche 18 juillet : Marbek.
- Dimanche 15 août : Groupe Metismatic.

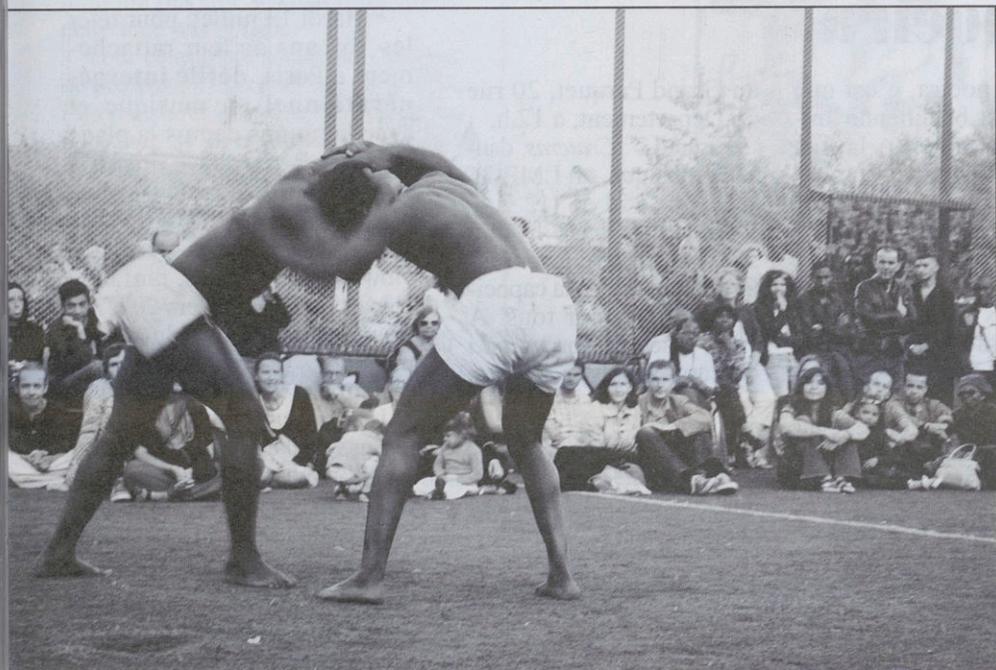
Aux jardins d'Éole (45 rue d'Aubervilliers), concerts à 19 h :
• Vendredi 16 juillet, 34 Puñaladas (tango contemporain). • Vendredi 23, Yom (clarinettiste klezmer).
• Vendredi 30, Bako Dagnon (héritière d'une grande famille de griots du Mali). ■

Bibliothèques hors les murs

Les livres sortent de la bibliothèque tout l'été, accompagnés de bibliothécaires, et de conteurs parfois. On installe des tapis dans les squares, on sort les caisses de livres pour tous les âges. Horaires valables en juillet et août, mais bien sûr, s'il pleut, les livres feront comme vous : ils resteront chez eux !

- Jardins d'Éole, les mardis et jeudis de 15 h à 18 h.
- Square Léon, les mardis et jeudis de 16 h 30 à 18 h 30, les vendredis de 11 h à 13 h.
- Square Rachmaninov, du mardi au vendredi de 16 h 30 à 17 h 30.
- Square de la Moskowa les mardis de 16h à 17h45.
- Square Marcel Sembat les jeudis de 16 h à 17 h 45. ■

Le festival Rue Léon, tout l'été, "Nous sommes tous des Africains"



Démonstration de lutte sénégalaise dans le square Léon. (Les samedis de juillet.)

Chaque été, le théâtre du Lavoisier moderne parisien (35 rue Léon) et l'Olympic-café (20 rue Léon) organisent ce festival culturel et festif sous le titre-slogan *Nous sommes tous des Africains*, au cœur du quartier Château-Rouge «où se croise toute l'immigration moderne». En 2010, cinquante ans après l'indépendance des anciennes colonies françaises d'Afrique, cette mise en valeur des richesses culturelles de ces pays prend une résonance particulière.

Pièces de théâtre, musiques, projections, contes, animations dans les espaces publics du quartier se succéderont, rendant compte de la diversité de ce continent. Car, nous dit Alain Mabanckou, un des auteurs présentés dans ce festival, «il n'y a pas une communauté africaine, il y a des communautés».

Animations

• **Sabars**, danse africaine, et **lutte sénégalaise**, au square Léon, tous

les samedis de juillet à partir de 17 h. La lutte sénégalaise, le laamb, est un sport extrêmement populaire au Sénégal (beaucoup plus que le football) et gagne maintenant les pays voisins.

• **Contes en plein air**, tous les mercredis de juillet et août au square Léon, avec le Contoir africain et la compagnie Graines de soleil, avec des conteurs du Maroc, du Bénin, du Cameroun, de France, etc.

• **Des repas collectifs**, les mercredis de juillet à 19 h, devant le LMP.

• **Bal**, les samedis 10 et 24 juillet, au LMP, avec Bantunani (Congo).

Théâtre au LMP (35 rue Léon)

• **Polymachin**, du 6 au 28 juillet, mardi et mercredi à 19 h 30. Cette comédie débridée, interprétée par deux actrices de grande taille et de fort dynamisme (Mada Ndiaye et Marième Faye) aborde un sujet grave : la polygamie, et interroge des enjeux cultu-

rels. Sur un ton tour à tour ému, comique, affectueux, graveleux, historique, elle traite ce phénomène : un cœur partagé entre deux, trois ou quatre corps.

• **Black Bazar**, d'Alain Mabanckou, du 6 au 28 juillet, jeudi et vendredi à 21 h. Fessologue, héros de cette pièce, est un "sapeur" qui raconte comment il s'est découvert une vocation d'écrivain. (Alain Mabanckou, romancier, poète, originaire du Congo, enseigne la littérature française à Los Angeles après avoir habité pendant quinze ans le quartier de la Goutte d'Or où il revient souvent séjourner.)

• **Verre cassé**, d'Alain Mabanckou, du 8 au 30 juillet, mardi à vendredi 21 h. L'histoire horrifique, grotesque et sublime d'un bar congolais contée par un de ses clients assidus.

• **Le Fantôme du quai d'en face**, de et avec Guy-Alexandre Souda, du 8 au 30 juillet, à 19 h 30. Un lieu intemporel, un personnage – Jonas, ancien légionnaire – qui navigue entre imaginaire et réel, et une valise pleine de babioles collectées au cours de ses errances...

• **Amou Tati à l'état brut**, de et avec Tatiana Rojo, du 18 au 26 août, à 22 h.

• **Les Sanglots de la rue Princesse**, d'Élie Liazère, du 20 au 28 août, vendredi et samedi à 22 h. Histoire de deux jeunes danseuses qui veulent s'évader d'un night-club où elles travaillent sous la coupe d'un escroc notoire.

• **Les Éthiopiennes**, projections, photos de **Raymond Depardon** sur un texte de Jean-Claude Guillebaud. Du 20 août au 11 septembre, à 19 h.

Musiques

Soixante concerts à l'Olympic-café (20 rue Léon), du mardi au samedi à 20 h 30. (Entrée 5 €.)

□ Programmes et horaires : www.rueleon.net

La chasse au trésor

À vos marques, vous qui connaissez bien Paris ! Comme les années précédentes, une "chasse au trésor" vous permettra, le 3 juillet, de tester votre savoir. Et même si vos connaissances ont quelques lacunes, ce sera l'occasion de faire des découvertes. À travers des histoires réelles ou fictives, des lieux peu connus, des textes poétiques, des énigmes, vous êtes invités à rencontrer le "Paris des villages" dans une sorte de rallye ponctué d'étapes et de questionnaires amusants.

52 parcours sont proposés dans les divers arrondissements, entre autres dans le 18e, et vingt mille concurrents sont attendus. Les gagnants recevront des récompenses et pourront assister à un concert privé de Tété, parrain de cette édition.

Il faut s'inscrire : www.tresorsdeparis.fr

Les stages des Brésiliens des Moleque de Rua

Sous la houlette des *Moleque de Rua*, un collectif issu des favelas de São Paulo, des ateliers inter-quartiers sont organisés au Centre Barbara par *Musiques et jardins*. Pour soixante-dix jeunes, les canettes, capsules et autres bidons vont se muer en instruments de musique !

Puis, pour la troisième année, ils œuvreront ensemble à l'animation des quartiers : le 8 juillet à 19 h au square des Amiraux, et le 10 juillet à 14 h au square René-Binet (atelier public à 14h avec les musiciens béninois du groupe Eyon). Le 13 juillet à 18 h, ils seront place Charles-Bernard pour un concert de restitution des ateliers, suivi d'un défilé qui rejoindra les Jardins d'Éole à 21 h.

Les Éphémères aux jardins d'Éole

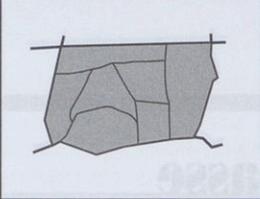
Sous le titre global *Festival des Éphémères*, trois animations du 9 au 11 juillet aux Jardins d'Éole (45 rue d'Aubervilliers) :

• **Le "cercle d'eau"**, œuvre d'André Avril et Emmanuelle Bouyer, installation sur la pelouse.

• De 14 à 15 h les trois jours, **lectures poétiques** et atelier d'écriture, avec danses, par les groupes Hénika, les Glaneurs de mots, Homo aqua, Comprendre la vie...

• **La Maison mobile**, exposition itinérante proposée par l'équipe de développement local de La Chapelle pour découvrir et échanger des projets urbains du quartier. ■

Suite page 8



Les fêtes et animations de l'été

De Butte en blanc à Montmartre

Parade de voitures anciennes, apéro à la Commanderie (9 bis rue Norvins) et garden-party au Musée de Montmartre : des associations montmartroises organisent dimanche 4 juillet une journée festive nommée *De Butte en blanc*.

Cela démarre à 9 h 30 place des Abbesses avec un défilé en voitures de collection qui zigzagueront jusqu'à la place du Tertre pour aller se garer et se faire admirer rue Azaïs. Visite de la vigne au programme, apéritif à la Commanderie

du Clos Montmartre et garden-party à partir de 14 h dans les jardins du Musée.

Pour y participer, il est impératif de venir vêtu de blanc immaculé et de payer 40 € pour l'ensemble des festivités (20 € pour la seule garden-party). Mais il n'est pas interdit de s'habiller de bleu ciel ou de vert tendre et d'aller gratuitement regarder passer les belles voitures.

□ Renseignements : 08 03 40 43 89.

Les fêtes du 13 et du 14 juillet

Outre la traditionnelle fête nationale du 14 juillet (anniversaire de la prise de la Bastille en 1789), les 13 et 14 juillet sont marqués cette année par le cent-cinquantième du rattachement à Paris des arrondissements périphériques.

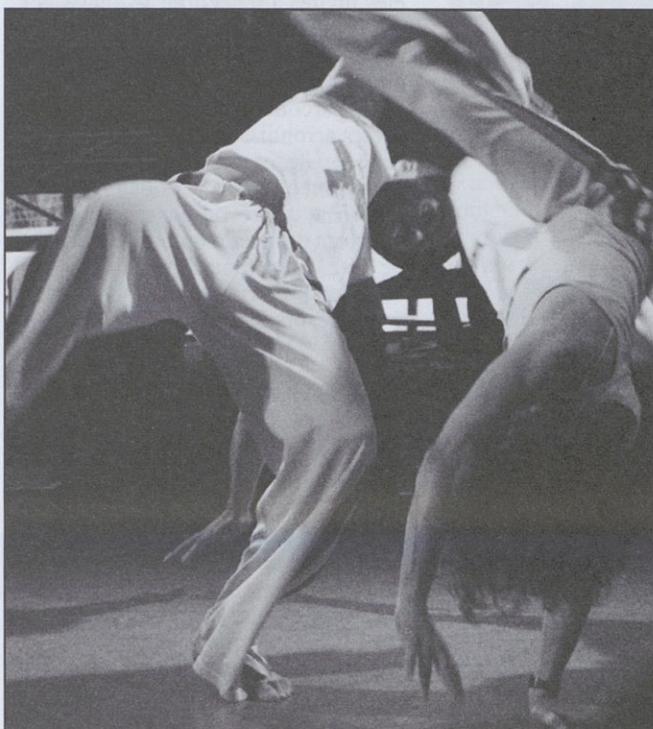
En effet, le 18^e arrondissement (tout comme les sept autres arrondissements périphériques) ne fait partie de la Ville de Paris que depuis 1860. Auparavant, c'étaient deux communes indépendantes, Montmartre et La Chapelle.

- Mardi 13 juillet, pour fêter les 150 ans de leur rattachement à Paris, **défilé intergénérationnel** en musique et avec lampions depuis la place Charles-Bernard jusqu'à l'esplanade du Maroc (Jardins d'Éole). Dès 19 h, animations sur la place Charles-Bernard : clowns, maquillages, fanfares. Départ du cortège vers 20 h 30. Pour ceux qui ont du mal à marcher, le "petit train de Montmartre" sera à leur disposition gratuitement.

Sur l'esplanade du Maroc, où les habitants du 18^e rejoindront ceux du 19^e, **grand bal populaire** toute la nuit !

- Le traditionnel **bal des pompiers** aura lieu également, à la caserne rue Carpeaux, le 13 juillet à partir de 21 h.

- Le lendemain, après le défilé militaire du 14 juillet sur les Champs-Élysées, des unités de soldats iront dans les quartiers présenter les armées. Dans notre arrondissement, des éléments du **2^e régiment étranger d'infanterie** (en garnison à Nîmes) seront sur la place Jules-Joffrin de 13 h à 18 h, avec leurs véhicules. ■



Festival Émergence capoeira

La capoeira, c'est une danse brésilienne imitant un combat. À la fois art et performance acrobatique, accompagnés d'instruments de musique spécifiques, des démonstrations de capoeira sont exécutées chaque année par l'association Capoeira Viola du 18^e.

En 2010, c'est la dixième année, avec le Sénégal en invité d'honneur.

- Dimanche 1^{er} juillet : Grande *roda* d'ouverture avec de nombreux invités,

au Grand Parquet, 20 rue du Département, à 17 h.

- Lundi 2 : *Crateras*, danse et musique, au LMP, 35 rue Léon, à 21 h. (12 €.)

- 4 juillet : De 14 h à 18 h, au square Rachmaninov, initiation à la capoeira, gratuite pour tous. À 19 h, place de Torcy, *roda* de capoeira avec invités, *batucada*, expo photos.

□ Capoeira Viola : 01 46 07 57 70. <http://pagespers-orange.fr/capoeiraviola>

Concours de cinéastes amateurs

Un appel lancé conjointement par les associations *Mille et une images*, *Cultures sur cour* et le Théâtre Pixel, avait invité les cinéastes ama-

teurs à envoyer (avant le 21 juin) des films de court métrage dans trois catégories : films sur l'Afrique (à l'honneur cette année), films d'animation, films ayant été tournés lors d'ateliers (y compris dans le cadre scolaire).

Les films sélectionnés seront projetés au Théâtre Pixel (18 rue Championnet) le week-end des 10 et 11 juillet.

L'an dernier, les organisateurs avaient reçu 87 films et en avaient

sélectionné 29 pour les projections.

L'événement s'ouvrira par une projection en plein air sur grand écran, dans le square Henri-Sauvage (square des Amiraux), à 22 h : le film *Le Ballon d'or*, de Cheikh Doukouré (1993), qui raconte l'histoire d'un garçon qui veut être footballeur. Il se clôturera par la remise des prix et un pot de l'amitié.

□ Renseignements : 1001 images, 06 22 92 64 27. www.1001images.org

Cinéma au clair de lune

Pour l'ouverture de la dixième édition de *Cinéma au clair de lune*, organisé par le Forum des images, hommage est rendu à Éric Rohmer, réalisateur disparu en janvier 2010 : son film *Les Nuits de la pleine lune* sera projeté sur écran gonflable, le **mercredi 4 août** à 21 h 30 au **square Louise-Michel** (en-dessous du Sacré-Cœur). La pleine lune, la vraie, ne gênera pas la projection : elle ne sera là que les 26 juillet et 24 août.

Cette comédie illustre "les intermit-

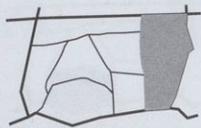
tences du cœur", un des thèmes qui courent à travers l'œuvre de Rohmer. Elle met en scène des jeunes gens des années 1980. Pascale Ogier, qui devait mourir quelques semaines plus tard d'une crise cardiaque à la veille de son 26^e anniversaire, y tient le rôle principal. Le prix d'interprétation au Festival de Venise en 1984 lui a vait été décerné pour ce rôle.

Treize films en tout sont projetés en plein air dans tout Paris entre le 4 et le 22 août. ■



Pascale Ogier, Fabrice Luchini dans *Les Nuits de la pleine lune*.

Les films du Losange



De la Porte de La Chapelle au parc de La Courneuve à vélo, chiche !

Une balade agréable, qui le serait encore plus si on créait une piste cyclable en continu sur tout le trajet.

Trois amoureux du vélo ont enfourché leur petite reine pour une expédition banlieusarde militante. Objectif : montrer que le parc départemental de la Courneuve est une destination aisément accessible depuis notre arrondissement.

«Imagine une piste cyclable qui irait de la Porte de La Chapelle au parc de La Courneuve, on pourrait y aller en famille et passer la journée là-bas !» Depuis qu'elle a germé dans son esprit, Wilfrid Delebecque ne manque pas une occasion de vanter cette idée pas si folle.

Pour ce militant socialiste, designer de profession et amoureux de la ville, l'urbanisme et la qualité de vie ont tout à gagner de la création d'une piste cyclable qui relierait notre arrondissement et le nord-est parisien avec le grand parc départemental de la Seine-Saint-Denis.

Un grand parc au grand calme

Le parc départemental de La Courneuve, rebaptisé Georges-Valbon (du nom de l'ancien président du conseil général de Seine-Saint-Denis), a beaucoup d'atouts à faire valoir.

Sur 415 hectares (la moitié du bois de Boulogne ou du bois de Vincennes), cet espace offre de magnifiques pelouses, des espaces de jeux pour enfants de belle facture, des promenades variées, une flore et une faune riches et diverses et même une école d'équitation. Atmosphère décontractée, sportive et familiale, tout ce dont peut rêver un Parisien en quête de verdure.

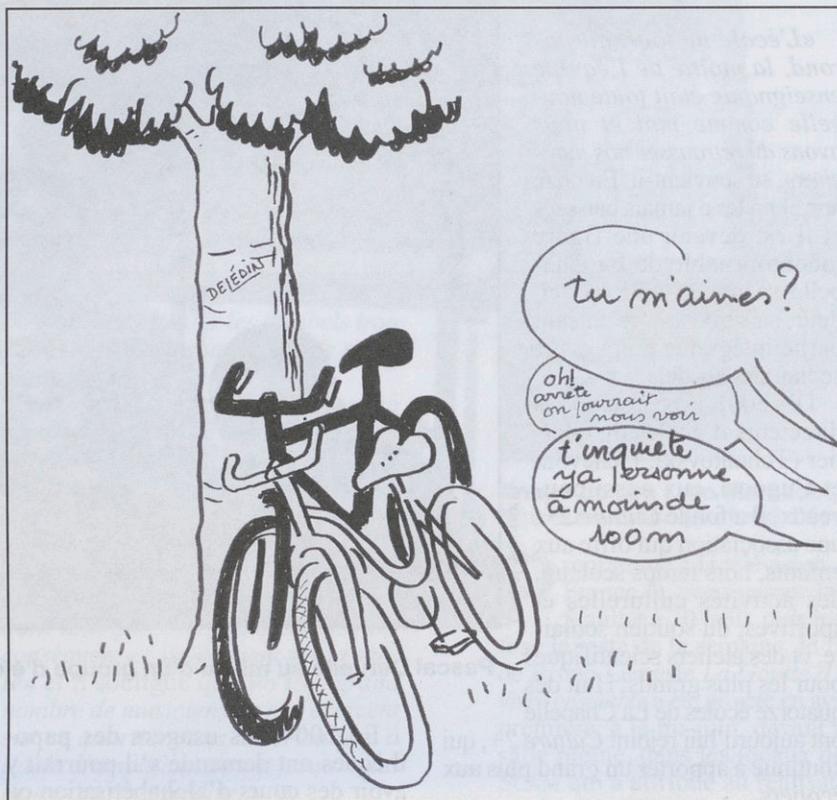
À coup sûr, sa carte maîtresse est l'espace et la tranquillité. Jamais, même sous le soleil d'été, lorsque les parkings débordent de voitures, on n'a le sentiment de se marcher les uns sur les autres. Il y a toujours une place pour un foot, un badminton ou un pique-nique en bande ; les usagers du parc de La Villette ou des Buttes-Chaumont se souviennent sûrement d'une après-midi d'été où la densité humaine sur les pelouses évoquait plus un camp de réfugiés qu'un parc de loisirs.

Chronomètre en main

Notre fine équipe, chronomètre en main, s'est donc lancée à l'aventure.

Porte de La Chapelle, nous avons emprunté la piste cyclable des Maréchaux, puis celle de la cité Charles-Hermite, et atteint la Porte d'Aubervilliers. Petits Parisiens perdus dans la grande banlieue, jusque là tout va bien pour nous. Ensuite, direction le canal de Saint-Denis par la rue de la Gare à Aubervilliers.

Le canal de Saint-Denis est l'axe



central de notre promenade. Après un réaménagement complet qui a pris plusieurs années, le petit frère du canal de l'Ourcq n'a rien à envier à son aîné. Les immeubles lépreux ont laissé place à des espaces arborés et à un habitat collectif de qualité.

Quarante minutes de balade

Vent dans le dos, soleil radieux de printemps, le Stade de France et les pointes de la cathédrale de Saint-Denis en ligne de mire, la banlieue dévoile ses charmes. Paris n'est qu'à quinze minutes au chronomètre.

Dix minutes plus tard – vingt-cinq depuis notre départ –, nous arrivons sous l'A86 qui enjambe le canal à 20 mètres de hauteur. Il nous faut quitter les berges pour suivre l'avenue Francis-de-Pressensé (D30) à Saint-Denis, qui nous mène tout droit au carrefour des Six-Routes. Plus que cinq cents mètres, encore un effort, un petit sprint et victoire ! Le parc Georges-Valbon s'offre à nous après quarante minutes de balade tranquille.

Quelques points à aménager

À l'heure actuelle, quarante-cinq minutes à petite vitesse, trente pour les sportifs, et beaucoup moins si la piste était aménagée de bout en bout ! À condition bien sûr de profiter du formidable chantier à venir du nord-est parisien. Car quelques points de parcours rendent la promenade peu agréable, voire pénible.

Pour réussir le pari de la piste cyclable, il faut impérativement aménager

le passage à la future station de la ligne 12. De même, la sortie du canal nécessite une rampe d'accès vélo, car présentement, c'est sur son dos qu'il faut charger le vélo pour gravir l'escalier qui mène à la D30. Enfin le carrefour des Six-Routes nécessite aussi un aménagement.

Plusieurs points qui pourraient trouver aisément leur place dans les plans d'aménagement à l'étude. «À condition

d'y réfléchir avant que les débats ne soient tranchés en haut lieu et que les décisions ne soient prises, précise Wilfrid Delebecque. Il serait dommage que ce petit chemin ne voie pas le jour, alors que les divers tronçons cyclables couvrent déjà 70 % du parcours.»

Casser la barrière

Rappelons que la Ville de Paris, Saint-Denis et Aubervilliers ont engagé un projet urbain cohérent pour réaménager l'immense zone qui s'étend de La Plaine Saint-Denis jusqu'à Aubervilliers. Ce projet gigantesque prévoit la destruction des limbes industrielles actuellement présentes pour laisser place à des habitations et à des espaces de loisirs et d'activités. Dans ce projet, le vélo aurait et a déjà toute sa place.

Le long du parcours est jalonné de stations Vélib' pour Paris et Velcom' pour Saint-Denis et Aubervilliers. Plus loin, on imagine déjà des loueurs de vélo à la journée, privés ou non, posés à la sortie des stations de métro et de RER proches du parc. Un beau rêve pour casser la barrière entre Paris et banlieue. Vite, messieurs les élus, suivez la piste.

Stéphane Bardinet

□ Parc départemental de La Courneuve : **En métro**, ligne 13 jusqu'à Mairie de Saint-Ouen, puis tramway T1 jusqu'à la station Six-Routes. **En bus**, le 302 part de Gare du Nord, remonte la rue Stephenson jusqu'à la Porte des Poissonniers et termine aux Six-Routes.

Des nichoirs dans les jardins de La Chapelle

Un, deux, trois, vingt nichoirs attendent les petits oiseaux dans les jardins de La Chapelle. Ils ont été installés, à l'initiative de Pascal Julien, l'adjoint chargé des espaces verts. Il y en a huit dans le square Charles-Hermite, huit dans le square Rachmaninov, deux dans le square Paul-Robin de la place Hébert et deux dans le square de la Madone.

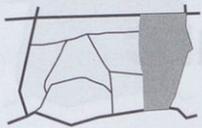
Ce sont des petites structures de terre cuite, percées d'un trou rond pour l'entrée des oiseaux et d'un fond amovible pour le nettoyage à l'automne après éclosion des bébés. «Ils sont durables, résistants aux intempéries. Nous les avons posés dans les arbres, assez haut pour ne pas être la proie de quelques malveillants, loin d'une branche maîtresse pour que les chats ne puissent y accéder. Ils sont orientés pour n'avoir ni plein soleil ni pleine ombre ni être exposés au vent de face», précise Pascal Julien.

Ils sont destinés aux mésanges, rouges-queues et autres oiseaux qui d'habitude, en ville, font leur nid dans des anfractuosités des bâtiments. «Leur survie est menacée car, avec les nouvelles constructions toutes lisses, les façades de verre, ils ne trouvent plus de nichoirs à leurs pattes», ajoute-t-il.

Les nichoirs ont été posés en avril dernier, trop tard pour la nidification 2010 car les oiseaux repèrent en janvier-février les bons endroits pour pondre et s'y installent en mars. Mais l'an prochain... tout est prêt pour les accueillir.

L'Élu Vert s'inquiète, par ailleurs, de la construction de toits transparents sur la halle Pajol avec le jardin intérieur en-dessous. «Les oiseaux risquent de ne pas percevoir l'obstacle et de s'écraser», dit-il. Il a alerté mais ne semble pas avoir été entendu jusqu'à présent.

M.-P. L.



Le directeur d'école qui bifurque vers le monde du cirque

Pascal Deruelle, l'ancien directeur d'école de la rue de l'Évangile, quit-

Changer de vie, passer du chemin des écoliers à la piste aux étoiles. C'est l'aventure étonnante, le "fabuleux destin" de Pascal Deruelle, directeur depuis 1999 de l'école élémentaire du 33 rue de l'Évangile, qui devient, à partir de cet été, responsable administratif et financier du cirque Gruss.

«L'école est finie», peut-il donc entonner sur les routes de la caravane Grüss. Pourtant, l'école, ce fut jusqu'à maintenant toute la vie de Pascal Deruelle. Enfant du 13e arrondissement, fils d'une famille ouvrière, père griffeur sur tissu, mort quand Pascal n'avait que 13 ans, et mère employée dans les cantines scolaires, ce bon élève a été encouragé dès le collège par ses enseignants à devenir instituteur.

Création de Culture 2+

À la fin de sa troisième, à 15 ans, il a passé et réussi le concours de l'École normale d'instituteurs de Paris, selon l'ancienne formule d'alors où l'on y entrait en classe de seconde pour y passer le bac tout en suivant une formation professionnelle. «C'était cela, l'ascenseur social, qui aujourd'hui ne fonctionne plus très bien», dit-il.

En 1976, ce «pur produit de l'école républicaine» touchait sa première classe, un CM1. Il avait 20 ans.

Depuis, il a mené toute sa carrière d'instit dans le 13e (avec une interruption de 1985 à 1991 comme instructeur sportif à la fédération d'éducation populaire Léo-Lagrange) jusqu'à son arrivée en 1999 à la rue de l'Évangile comme directeur.

Le cirque Gruss

Le cirque a été fondé en 1986 par Arlette Gruss (morte en 2006), fille aînée d'Alexis Gruss, maître écuyer de renommée internationale, et cousine d'un autre Alexis Gruss, directeur du cirque qui porte son nom. Ce cirque refuse la bataille actuelle entre cirque traditionnel et "nouveau cirque", privilégiant la diversité. Il conserve la tradition d'art équestre de la famille mais possède bien d'autres animaux (fauves, ours, éléphants...) Il présente des numéros de clowns mais aussi les voltigeurs, funambules, équilibristes, acrobates, jongleurs... Tout ce qui fait le cirque. Depuis sa création, quelque quatre cents artistes de toutes nationalités y ont travaillé. Le chapiteau avec coupole de 2 700 m² peut accueillir mille six cents spectateurs. ■

«L'école ne tournait pas rond, la moitié de l'équipe enseignante était toute nouvelle comme moi et nous avons dû retrousser nos manches», se souvient-il. En onze ans, il ne les a jamais baissés et il est devenu une figure incontournable de La Chapelle, sa grande taille, sa rondeur, sa voix sonore faisant partie intégrante du paysage scolaire et au-delà.

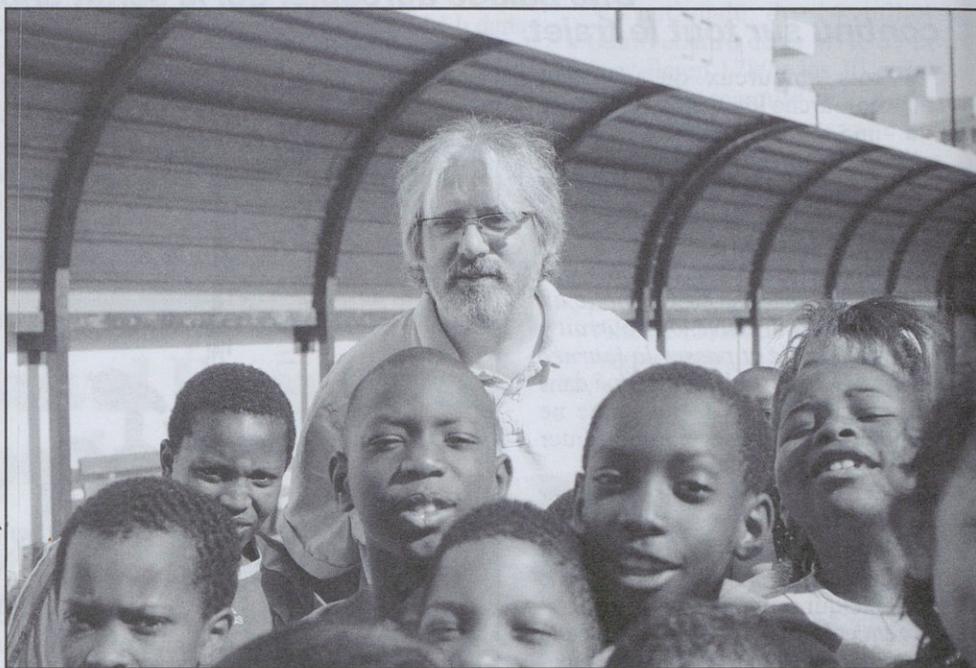
Dès 2001, avec trois autres directeurs d'écoles du quartier (Tchaïkovski, Genevoix et Cugnot), eux aussi nouveaux, il a fondé Culture 2+, une association qui offre aux enfants, hors temps scolaire, des activités culturelles et sportives, du soutien scolaire, et des ateliers scientifiques pour les plus grands. Huit des quatorze écoles de La Chapelle ont aujourd'hui rejoint Culture 2+, qui continue à apporter un grand plus aux écoliers.

Papothèques et salon

Cette association organise également depuis trois ans une aventure littéraire d'envergure pour apprendre à aimer la lecture, à s'appropriier les livres, à se forger même une culture littéraire : tout le long de l'année, les enfants lisent une sélection de livres et en font la critique, en classe et lors de rencontres inter-écoles baptisées "chocolats littéraires". Ils rencontrent auteurs et illustrateurs, s'initient aux arcanes de l'édition, rédigent un journal de bord, enregistrent des émissions radio, produisent leurs propres œuvres... et ils tiennent en juin un Salon du livre aux Jardins d'Éole. Sur le modèle des salons des grands. Cette année, ce fut le 12 juin. Un succès.

Culture 2+ s'intéresse également aux parents et notamment à «ceux qui nous faisaient pleine confiance, mais qui cultivaient un sentiment d'infériorité, n'osaient pas entrer à l'école, encore moins intervenir, à ceux qui parlaient mal le français, d'où tant de malentendus, d'incompréhensions, de méconnaissance réciproque des cultures différentes», rappelle Pascal.

Ainsi, les responsables de Culture 2+ ont-ils créé dès 2003 des "papothèques", lieux de convivialité où l'on papote mais où l'on papote sérieusement des problèmes pédagogiques (et parfois sociaux) rencontrés, où l'on explique l'école aux parents. Ici, pas de difficultés de langage car on accueille chaque groupe ethnique séparément avec des interprètes.



Pascal Deruelle au milieu d'un groupe d'élèves dans la cour de l'école.

En 2004, les usagers des papothèques ont demandé s'il pourrait y avoir des cours d'alphabétisation ou de français langue étrangère. Aussitôt dit, aussitôt fait et les cours affichent complet depuis lors.

Retour rue de l'Évangile. Toujours pour impliquer les parents, on organise au cours du premier trimestre un "grand repas du monde" où chacun apporte ses plats et les partage. Fin décembre, c'est le "marché de Noël" où papas et mamans viennent acheter les petits objets réalisés par leurs enfants ou ceux des autres. Fin juin, enfin, kermesse. Entre-temps, à chaque fin de trimestre, on convie les parents à venir chercher et signer les livrets trimestriels des enfants, occasion de se rencontrer et de dialoguer. «Sur quelque deux cents familles, seules cinq ou six se font prier pour venir», souligne le directeur.

En piste maintenant

Une telle énergie, un tel dynamisme et tout quitter maintenant : pourquoi ? Pascal Deruelle a 53 ans. Dans deux ans, il pourrait prendre sa retraite ou alors continuer jusqu'à 60 ans pour l'améliorer. Il hésitait entre les deux solutions jusqu'à novembre dernier quand survint «un hasard, une opportunité incroyable».

Une amie de Pascal lui raconta que le responsable administratif du cirque Arlette Grüss quittait ses fonctions en janvier 2010 et que la petite annonce posée à l'ANPE ne donnait rien, mal rédigée peut-être. Voulait-il aider à la formulation ? Pourquoi pas ? Il a donc rencontré Gilbert Gruss, le patron actuel, fils de la fondatrice. Il a refor-

mulé l'annonce, s'est fait offrir une place pour un spectacle et basta, croyait-il.

Le lendemain Gilbert Grüss lui téléphonait, lui demandait si le poste l'intéressait. «Je suis tombé des nues. J'ai d'abord dit non puis... C'était si tentant. J'ai posé mes conditions : même salaire, augmenté de la compensation de la perte de mon logement de fonction, embauche en juillet 2010 seulement et non au 1er janvier. J'ai proposé de venir néanmoins quelques week-ends, quelques jours pendant les petites vacances. Il a dit oui à tout et je me suis décidé. Une proposition pareille, cela ne se refuse pas. Je n'éprouve aucun "ras-le-bol" vis-à-vis de l'enseignement, même si les conditions sont de plus en plus difficiles, mais l'aventure, c'est l'aventure !»

Pascal a loué un pied-à-terre dans la tour du 93 rue de La Chapelle où son épouse a décidé de rester, la vie nomade ne la tentant pas vraiment. Début août, il commence sa nouvelle vie, il s'installe dans une caravane et suit le cirque en balade de ville en ville : vingt-six étapes chaque année du 8 janvier au 20 décembre (finies les longues vacances, mais peu lui chaut).

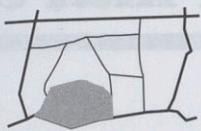
Le travail d'administration, il connaît, et il se perfectionnera sur le tas. Il apprendra à gérer la vie de cent vingt personnes, un budget de 25 000 € par jour. Il va beaucoup travailler mais vivre dans la grande famille du cirque, un rêve.

«J'aurai un peu de nostalgie, c'est sûr, mais aucun regret, jamais», affirme le néo-circassien.

Marie-Pierre Larrivé

La vie des quartiers

Montmartre



Que les mœurs adoucissent la musique !

Le conseil de quartier Montmartre, suivi par le conseil d'arrondissement, s'en prend aux musiciens de rue trop bruyants.

La musique qui résonne trop fort, les musiciens de rue trop bruyants, pourraient ne plus avoir droit de cité dans les rues et les jardins de Montmartre. Le conseil d'arrondissement vient en effet de demander au préfet de police d'y veiller, l'enjoignant à «travailler avec les conseillers de quartier pour trouver des solutions respectueuses à la fois de la tradition artistique et festive de Montmartre et de la tranquillité de ses habitants».

Nos élus reprenaient à leur compte un vœu du conseil de quartier Montmartre. Celui-ci affirmait : «Constatant la recrudescence des musiciens de rue sur le site de Montmartre et afin de lutter contre les nuisances sonores qui en découlent et de préserver la tranquillité des riverains, le conseil de quartier demande au préfet de police de Paris d'étudier la possibilité d'interdire les amplificateurs sur la Butte, à l'ex-

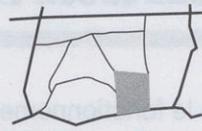
ception des fêtes de fin d'année, de la fête de la Musique, de la fête des Vendanges et de toutes manifestations organisées par ou avec le soutien de la municipalité.» Le conseil de quartier précisait que «sa volonté n'est pas d'étouffer la culture musicale sur la Butte mais de limiter les décibels trop élevés souvent responsables de nombreuses pathologies».

Le conseil d'arrondissement a été moins radical, n'évoquant aucune interdiction formelle de toute musique amplifiée et se bornant à demander au préfet que ses services travaillent à «trouver une solution».

Néanmoins, il rappelle que «le bruit est une pollution urbaine importante, dont il ne faut pas sous-estimer les conséquences, notamment sur la santé» et il souligne qu'«un très grand nombre de musiciens de rue exercent sur ce quartier sans autorisation, à l'aide d'amplificateurs et jusqu'à des heures parfois tardives». ■

La vie des quartiers

Goutte d'or



«La Goutte d'Or, vivre ensemble», film de Bruno Lemesle



Image du film : rue Marcadet, en 2006, avant les travaux de rénovation du secteur. (Au fond, l'école maternelle Duployé toute neuve.)

Programmé à la télévision, sur France Ô, pour passer lundi 5 juillet à 20 h 30, puis rediffusé le reste de la semaine, le film de Bruno Lemesle *La Goutte d'Or, vivre ensemble* a été projeté en avant-première, à la mi-juin, devant une salle pleine, dans les locaux de la SCAM qui a attribué au réalisateur une bourse "Brouillon d'un rêve".

Habitant du quartier, et photographe du *18e du mois*, le cinéaste «approche ceux qu'on croise tous les jours» et récolte leur sentiment. Pendant une trentaine de journées, étalées sur quatre ans, sa caméra à l'épaule, avec juste un preneur de son, il interroge les passants. Nullement impressionnées par cette équipe, les réponses sont spontanées, sur le pavé ou même dans les logements des habitants. La parole leur est donnée, jamais extorquée.

Les gens avant les communautés

Bernard, retraité conservant sa mémoire prolétaire, «gars de la Goutte» solidaire et hospitalier, se souvient : quand le lavoir immortalisé par Zola dans *L'Assommoir* fut rasé, l'architecte délégué pour en effacer la trace ne trouva pas de meilleure idée que de construire un Lavomatic gratuit pour les habitants... qui ne fut jamais édifié.

Bruno Lemesle a travaillé avec les écoles, dont celle de la rue Richomme, sans jamais perturber l'activité des classes.

Déborah, l'intitutrice, y raconte son appréhension première, lorsqu'elle fut nommée là, et son dépassement au contact des enfants «fatigués dès le matin». Elle voit les difficultés des mères liées aux conditions de vie dans un intérieur surpeuplé. Elle dit la solidarité entre les parents à l'école pour traduire et expliquer ses remarques. Démunis mais solidaires.

Étienne dénonce les opérations immobilières faites sans relogement, comme la loi l'exigerait. La caméra suit des familles expulsées dans leur combat pour se faire entendre.

Une rue barrée par des cordons de policiers en tenue, et en voix off : «Ils ont arrêté une poussette», accompagne l'image de l'un d'eux poussant un landau. L'ironie face à la force sourde et aveugle. La caméra suivra même, dans un immeuble en démolition, les gestes des ouvriers devant tout saccager et tout balancer par les fenêtres.

Voisin plutôt que sociologue

Nadia présente ses albums photos et ses films en super 8, montrant le quartier il y a trente ans. «C'est méconnaissable.» Elle soulignera que les jeunes lui paraissent «plus vieux que nous», nés français mais fouillant dans leurs racines immigrées jusqu'à ce que leur crise d'identité passe par la religion. Sujet sensible, le film montre l'installation des tapis sur la rue Polonceau, avant la prière du vendredi où les fidèles se prosternent en nombre à l'appel du muezzin, dans la voie bouchée.

Dalila rencontre les vieux, les chibanis se retrouvant après le marché du samedi, «prétexte du souvenir» pour se parler du pays, de leur vie, parce que «notre cœur n'est pas froid», dira l'un.

Des images d'archives évoquent la lutte des sans-papiers de 1996, commencée à l'église Saint-Ambroise, puis à la halle Pajol et à l'église Saint-Bernard, lutte interrompue par une expulsion odieuse.

Les mots d'Alexandre résumant bien l'esprit du film : «Les gens ont une conscience qui s'aiguise au gré des rencontres.» Ce documentaire incite bien à en faire de nombreuses. Il sera projeté à l'espace Barbara à la rentrée.

Robert Sebbag

Ciao ciao bambina, on a enlevé la statue de Dalida

On a enlevé Dalida. Le buste de la célèbre chanteuse qui trônait sur la place du même nom, non loin de la rue d'Orchampt où elle habitait, a disparu de son socle. Pas de panique toutefois, il reviendra courant juillet.

C'était dans la nuit du dimanche 6 au lundi 7 juin : Dalida avait failli être kidnappée. Des inconnus avaient commencé à la déboulonner puis avaient aban-

donné. Sombres récupérateurs de métal ou fétichistes malhonnêtes (les seins arrogants de la belle sont polis par tant de mains caressantes) ? On ne sait...

Orlando, son frère, s'en est aperçu lundi, il a alerté les services de la Ville. La direction des Affaires culturelles a fait enlever le buste pour réparer les dégâts. Une pancarte annonce que l'absence est due «à des travaux d'entretien». ■

Gérard Jugnot parrain des Vendanges

Gérard Jugnot sera le parrain de la prochaine fête des Vendanges, 77e édition, qui aura lieu du 6 au 10 octobre 2010. Le thème de la fête a été décidé, ce sera l'humour. Le parrain est donc des mieux choisis pour

faire de l'événement une joyeuse partie. Qu'il ait porté avantageusement le nom d'un vin dans un de ses films les plus réjouissants, *Pinot, simple flic*, est aussi de bon augure. À bientôt pour le nom de la marraine. ■

Concours d'étiquette pour la cuvée 2010 du vin de la Goutte d'Or

Comme l'an dernier, la Fête des vendanges célébrera la cuvée de la Goutte d'Or, des bouteilles de vin doré venu de Bourgogne mais "labelisé" chez nous. Et comme l'an dernier, l'Échomusée organise un concours d'étiquettes pour orner les flacons. Les artistes sont priés de lais-

ser aller leur imagination jusqu'au 25 juillet, n'oubliant pas que le thème 2010 des vendanges est l'humour.

Les dessins doivent être envoyés à l'Échomusée, 21 rue Cavé.

□ Renseignements : 01 42 23 56 56 ou : echomusee@yahoo.fr.

Le scandale de la "sauvette" au marché Château-Rouge

L'invasion des vendeurs à la sauvette menace le fonctionnement du marché Château-Rouge. Rue Dejean et dans toutes les rues alentour, la situation est devenue intenable dans un quartier déjà engorgé par des clients venus de toute l'Île-de-France, qui affluent, parfois en voiture, vers les très nombreux commerces de produits africains,

embouteillant les rues très étroites de ce quartier. Pour que le marché redevienne marché de proximité, fréquenté par les habitants du quartier de toutes origines, il faudrait que le très ancien projet d'installation d'un marché dit des "cinq continents" aux portes de Paris, se concrétise enfin !

Une situation devenue intenable pour les riverains et les commerçants



Reportage photo : Bruno Lemesle

Avant même de sortir du métro Château Rouge, ça commence : dans cette station aux issues extrêmement étroites, des vendeurs de jouets mécaniques et autres babioles bouchent la moitié du couloir et ralentissent le flot des voyageurs en essayant d'appâter le client. À la sortie, c'est pire. À un mètre à peine des escaliers, le passage est presque totalement barré par les étals

de vendeurs à la sauvette installés sur des cartons ou des poubelles : sacs, portefeuilles, ceintures, parfums, chaussettes, jeans... Bousculade dès les escaliers pour se frayer un chemin car la foule est souvent dense ici, attirée par les commerces du secteur. «Un jour, il y aura un accident, des blessés, pire peut-être», s'inquiètent de nombreux habitants du quartier.

Un sentiment d'abandon

Tout en dénonçant la provocation de "l'apéritif saucisson pinard" (voir page 15), le "Collectif des habitants de la Goutte d'Or", dans un communiqué très critique, placardé sur les murs à la mi-juin, déclare : «Exception faite d'un programme municipal de réhabilitation du bâti destiné à masquer le scandale d'une misère trop visible, notre quartier est véritablement le laissé-pour-compte des politiques publiques.»

Ce collectif, héritier de feu l'association Droit au calme, s'est déjà manifesté dans le passé par des prises de position virulentes contre la politique

de la municipalité dans le quartier et par des attaques contre les associations. Il parle d'un "abandon".

Pour lui, les autorités, «toutes tendances politiques confondues», restent passives devant la prolifération du commerce informel, le non respect de la réglementation en matière d'hygiène et de sécurité alimentaire par de nombreuses boutiques du quartier (en particulier des bouchers qui stockent leur marchandise dans des camions). Il dénonce «l'empiètement de la pratique du culte sur l'espace public» et «le règne des caïds et des délinquants en certains endroits du quartier».

Membre de ce collectif, Mohand Dehmous, qui a fait partie pendant trois ans du conseil de quartier de la Goutte d'Or (où il vit depuis plus d'un demi-siècle), s'indigne quand il entend justifier cette économie parallèle par la misère et le chômage : «On pouvait à la rigueur dire cela des petites vendeuses de maïs chaud qui sont des femmes du quartier, mais pas du réseau de vente de produits de contrefaçon. Il y a derrière celui-ci de gros trafiquants qui s'en mettent plein les poches tout en envoyant sur le trottoir de petits vendeurs qui prennent plus de risques qu'eux.»

Il se dit convaincu que nulle part ailleurs on ne tolérerait un commerce illégal aussi ostentatoire, un deal de drogue à ciel ouvert, un manque d'hygiène dans certains commerces alimentaires tel que l'odeur de viande avariée déborde des boutiques. «Il y a deux poids et deux mesures. Ceux qui pensent qu'ici, la loi ne peut pas s'appliquer tout à fait comme ailleurs en raison des traditions culturelles d'une partie de la population véhiculent, sans toujours s'en rendre compte, une idéologie néocoloniale. Les immigrés et leurs enfants ont les mêmes droits et les mêmes devoirs que les autres.»

Même tableau dans le réseau des rues alentour : l'entrée de la rue Dejean est carrément fermée par une escouade de vendeuses de vêtements qui défendent parfois brutalement leur carré de bitume. Les passants qui osent forcer le barrage sans se confondre en excuses se font vertement rembarrer. Malheur à qui dérange ces dames en essayant de se faufiler avec un caddie ou une poussette.

Au long de la rue Dejean, une file quasi continue de petits vendeurs très mobiles propose montres, parfums et autres pacotilles ou produits d'imitation de grandes marques. À partir de l'angle Dejean-Poissonniers, les vendeuses de safou (une sorte de fruit africain violet) prennent la relève. À chaque apparition de la police, tout ce petit monde se réfugie vers la rue Poulet ou la rue des Poissonniers selon le sens de la partie de cache-cache. Puis, le chat parti, les souris dansent et chacun se réinstalle à son poste habituel.

Le ras-le-bol des riverains

Les riverains n'en peuvent plus. «Ça amuse peut-être les visiteurs occasionnels qui trouvent cela folklorique, mais nous qui vivons ici, on en a vraiment ras-le-bol», proteste Isabelle, qui vit rue Dejean avec sa famille. Chaque fois que l'on rentre et sort de la maison, il faut jouer des coudes. La rue est jonchée de déchets. Il y a du bruit tout le temps. Au moment des élections, il y avait un peu moins de pagaille, mais ensuite cela a repris de plus belle.»

Dans le quartier, une rumeur court, colportée sans la moindre preuve mais avec conviction : «Il y a des magouilles derrière tout ça ; pourquoi les autorités laissent-elles perdurer ces pratiques illégales ? Qui trouve intérêt à ce commerce parallèle ?», entend-on.

Comme ses collègues concierges ou chargés d'entretien des immeubles, Manuella s'arrache les cheveux : «Quand je sors les poubelles, le temps que j'aille chercher la seconde, la première a disparu ! Je perds un temps fou à courir tout le quartier pour la récupérer, parfois à plusieurs rues de là... ou chez des commerçants. Regardez : les femmes arrachent les étiquettes de la mairie collées sur nos poubelles avec la rue et le numéro, et elles écrivent leur nom à la place tellement elles considèrent que c'est à elles. Je suis obligée de réécrire l'adresse, et même de faire des petites encoches dans le plastique pour les reconnaître. L'autre jour j'en ai trouvé une sous l'étal d'une vendeuse. J'ai voulu la récupérer mais elle m'a répondu que je n'avais qu'à attendre quelle ait fini ses ventes !»

Comme pour prouver ce qu'elle dit, une vendeuse l'apostrophe quand nous passons ensemble rue Dejean : «Toi, arrête de mettre des ordures dans "nos" poubelles où je te casse les dents.» Un comble !

Le découragement des commerçants

Quant aux commerçants, ils sont découragés. Certains ont cru au début que ce trafic allait attirer vers leur boutique une clientèle supplémentaire, mais ils ont déchanté : le commerce illégal a pris de telles proportions qu'il entrave l'accès aux magasins. (Comme au métro Barbès où des usagers du métro font un détour pour éviter de traverser la foule des vendeurs de cigarettes de contrebande, et où le kiosque à journaux a failli disparaître à cause de cela.)

Des habitants, y compris les plus pauvres, préfèrent désormais s'approvisionner ailleurs. La situation n'est pas catastrophique car le commerce de produits africains attire des chalandes de toute l'Île de France et au delà. N'empêche, quelques boutiques ont fermé rue Dejean.

Mamadou Wagué, président d'une des associations de commerçants du quartier, se plaint dans un courrier à la mairie : faute de mieux, les commerçants de son association font eux-mêmes la police pour tenter d'empêcher l'installation de vendeurs à la sauvette devant leur magasin et ramassent eux-mêmes les cartons abandonnés pour les mettre à la benne et garder leur rue plus propre. Cela ne va pas sans prises de bec, et pire encore car, se désolent-ils, ces vendeurs illégaux «font la loi ici».

«Ça renforce le racisme»

«Nous avons rencontré plusieurs fois les gens de la mairie et le commissaire de police, témoigne le charcutier du Cochon d'Or, le dernier charcutier du quartier. Ils ont bien vu toute cette pagaille et pourtant rien ne change. C'est même de pire en pire. Le commissaire nous a expliqué que ses hommes font ce qu'ils peuvent, mais que ce n'est pas un travail valorisant pour eux. Ben, c'est quand même leur boulot de faire respecter la loi, non ? Ils ne s'imaginent quand même pas qu'ils vont arrêter des Mesrine tous les jours !»

Sa femme ajoute : «Le pire, c'est que ça renforce le racisme car tous ces vendeurs sont africains ou indiens.» Et les deux de conclure, comme beaucoup d'habitants du quartier : «On voudrait bien les y voir si ça se passait rue du Poteau ou rue Lepic».

Marie-Odile Fargier

La réponse des autorités

Ces critiques sont jugées injustes par la municipalité du 18^e, et pas seulement à cause de l'énorme travail engagé pour réhabiliter ou reconstruire de très nombreux immeubles du quartier, comme l'explique (voir page suivante) le maire Daniel Vaillant. Mais la tâche n'est pas si simple.

Du côté des élus, Myriam El Khomri, adjointe au maire de Paris, s'y est attelée en tant que déléguée à la prévention et à la tranquillité publique pour la municipalité de l'arrondissement. Elle a arpenté le terrain avec le nouveau commissaire de l'arrondissement, Mathieu Clouseau, rencontré les commerçants pour évaluer avec eux les difficultés et rechercher les dispositifs les plus efficaces. Car la répression relève de la préfecture de police et non des élus.

Depuis septembre 2009, une camionnette banalisée stationne en permanence à l'angle des rues Dejean et Poulet. Quatre policiers travaillent sur le secteur entre 12 h et 20 h, a indiqué le commissaire, pour en chasser les marchands à la sauvette et saisir leur marchandise qu'ils enferment dans la camionnette. Quand celle-ci est pleine, son contenu part à la benne.

Les réductions d'effectifs de policiers

Le 16 novembre dernier, le conseil d'arrondissement unanime a adopté un vœu au préfet de police demandant le maintien de ce dispositif car, semble-t-il, il ne va pas de soi : pour le commissariat, affecter quatre hommes huit heures par jour toute la semaine, c'est beaucoup.

Pour une action efficace, c'est pourtant bien peu. A midi, des dizaines de vendeurs sont déjà installés et les policiers sont bien peu nombreux face à eux. Lorsqu'ils interviennent, au mieux le gros de la troupe a déjà filé, avertie par des guetteurs ; au pire un attroupement se forme pour défendre les contrevenants. Des policiers ont déjà été blessés.

Il serait sans doute préférable d'intervenir plus tôt en interceptant les vendeurs au fur et à mesure de leur arrivée, mais cela supposerait une seconde équipe policière. L'hypothèse n'est même pas envisagée à l'heure des réductions tous azimuts des effectifs de fonctionnaires.

Des sanctions pas assez dissuasives

En outre, les sanctions ne sont pas dissuasives : une faible amende qui reste souvent impayée. Pas de poursuite pour contrefaçon car les grandes marques ne jugent pas utile d'aller en justice pour des imitations grossières sous des noms de fantaisie. Myriam El Khomri voudrait que les sanctions soient alourdies en cas de récidive.

À la longue, les autorités espèrent décourager le trafic en l'attaquant au porte-monnaie, c'est-à-dire en multipliant les saisies pour faire chuter la rentabilité de ce commerce illégal. Pour l'heure, les résultats se font attendre.

Certes, les saisies sont nombreuses : 2079 pour les cinq premiers mois de l'année 2010 selon le commissariat. Mais ces chiffres concernent tout l'arrondissement et ne permettent pas d'évaluer l'action menée sur le secteur Château-Rouge. En



outre, le chiffre des saisies est plutôt en baisse avec une moyenne mensuelle d'environ 415 saisies par mois contre 497 en 2009. Quant au tonnage des marchandises saisies sur Château-Rouge, impossible de l'obtenir : il permettrait pourtant de mesurer l'impact des interventions policières.

Pour éradiquer vraiment le trafic, il faut "faire tomber" les grossistes qui alimentent les petits vendeurs. Plusieurs de ceux qui stockent les cigarettes de contrebande vendues à Barbès ont déjà été arrêtés, mais d'autres reprennent le trafic. Les enquêtes pour repérer ceux de Château-Rouge prennent beaucoup de temps.

Mener une action globale et durable

Il faut surtout une action globale sur les problèmes du quartier, incluant le deal de drogue et la prostitution de très jeunes femmes africaines. Pour celles-ci, c'est difficile : à chaque "proxo" tombé, d'autres prennent le relais.

Autre problème auquel on s'attelle : l'hygiène dans les boutiques et dans les rues. Le 18^e détient le record parisien des fermetures administratives de magasins pour non respect des réglementations (74 depuis le début de l'année). La municipalité a récemment entrepris la lutte contre les produits toxiques de blanchiment des peaux sombres et on a saisi, dans deux boutiques du quartier, des stocks importants de produits illégaux. Des poursuites judiciaires ont pu être engagées.

Des actions ont aussi été menées, nous dit-on, contre les pisseurs qui empestent les rues.

«Mais, insiste Myriam El Khomri, les opérations coup de poing ne suffisent pas : il faut une présence policière régulière et des actions d'investigation d'envergure en même temps. Et pour une action globale, nous avons besoin que le préfet mandate le GIR 75, le Groupe d'intervention régional, pour qu'il renforce son action sur le 18^e car lui seul rassemble l'ensemble des équipes dont nous avons besoin : police, douanes, services vétérinaires pour le contrôle de l'hygiène, inspection du travail, action sociale.»

M.O.F.

Suite du dossier page 14

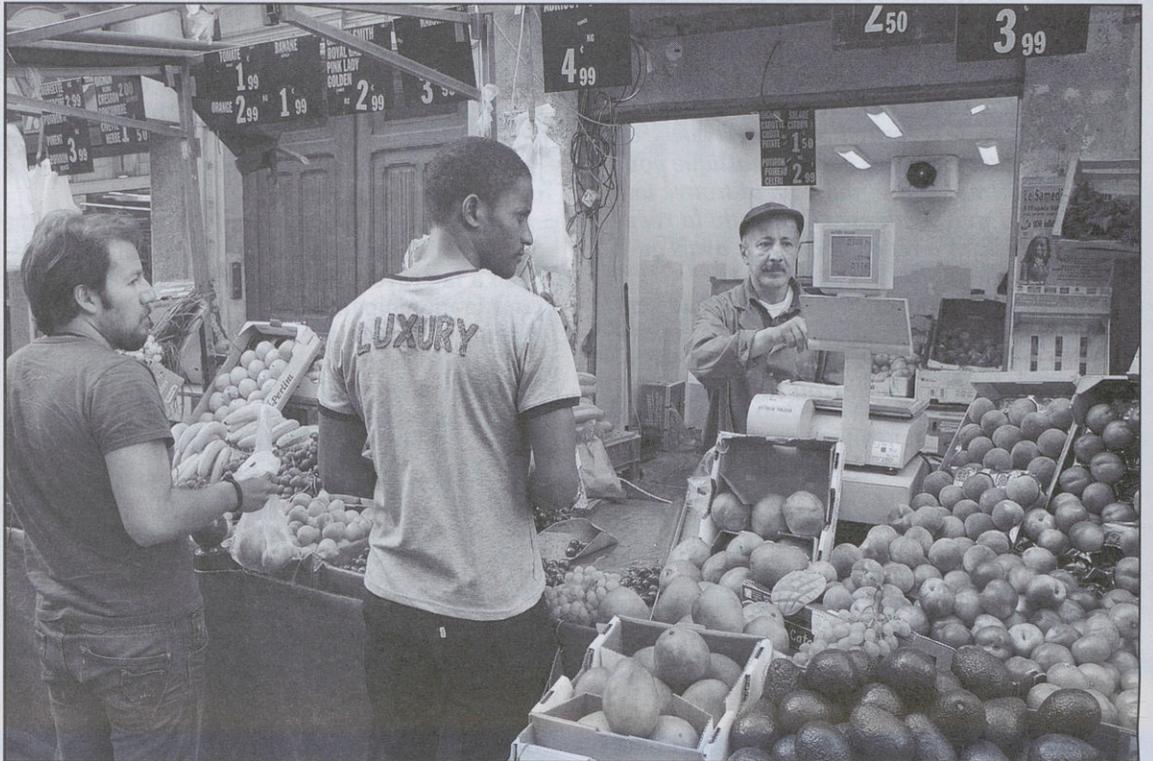
Daniel Vaillant : La solution passe par la création du Marché des cinq continents

Une solution radicale et durable des problèmes que connaît Château-Rouge passe par l'installation d'un "Marché des cinq continents" dans l'ancienne "gare des mines", un vaste terrain appartenant à la SNCF, situé à cheval entre Paris (Porte de La Chapelle), Saint-Denis et Aubervilliers, nous dit Daniel Vaillant.

«Au fil des années, le marché Dejean est devenu le lieu où affluent de tout Paris et même de beaucoup plus loin tous ceux qui veulent s'approvisionner en denrées dites exotiques. Ce n'est plus tenable surtout le week-end, l'exiguïté des rues ne le permet pas. Il doit redevenir un lieu de commerces de proximité», souligne le maire.

Reconquérir le quartier

«Actuellement, 80 % des commerces sont africains (pour seulement 40 % de la population de cette origine). Il n'est pas question – et ce n'est pas de notre ressort – de faire partir autoritairement les commerçants installés à Château-Rouge mais eux-mêmes disent que ce n'est plus possible, qu'ils plafonnent, qu'ils ne peuvent se développer, que les boutiques sont trop chères et souvent en très mauvais état. Certains affirment même qu'ils désirent le retour de "nationaux", selon leurs propres termes. D'autre part, si le marché redevenait un marché de quartier, il serait enfin possible d'améliorer la situation, de le reconquérir du point de vue de la qualité, de la diversité, de l'hygiène aussi, car il ne faut pas oublier le problème de santé publique. Depuis 1998, il y a des



La rue Dejean est un très ancien marché populaire. Les marchands de fruits et légumes, le poissonnier, le charcutier sont toujours là, mais la prolifération des vendeurs à la sauvette leur nuit.

contrôles vétérinaires réguliers et de nombreuses saisies de marchandises avariées ont eu lieu.»

«Donc, a-t-il poursuivi, la solution passe par ce marché des cinq continents. L'idée d'un marché "exotique", implanté ailleurs, remonte à 1997, lancée par Jean-Pierre Pierre-Bloch, alors adjoint au commerce de l'ancienne municipalité de Paris. Je l'ai reprise dès 1999, ai proposé de le baptiser "cinq continents" et j'ai lancé avec l'Hôtel de Ville une étude sur les possibilités de l'installer à la gare des mines.

«L'affaire a tardé à se concrétiser, d'autant plus que la mairie de Saint-Denis a freiné et renâclé, celle d'Aubervilliers étant pourtant d'accord. Actuellement, Saint-Denis comme Plaine commune semblent prêts d'accepter à condition, disent-ils, que la qualité soit au rendez-vous. C'est possible, bien sûr. De plus, le projet "Chapelle international" de création d'un nouveau quartier avec logements, équipements, espaces verts et surtout ce grand bâtiment-pont enjambant le périphérique qui sera couvert à cet endroit, le permet. Il suffit maintenant d'acheter le terrain – la SNCF a donné son accord de principe –, de le vider et l'aménager. Cela prendra encore du temps, c'est beaucoup trop long à mon goût, mais je veux être confiant.»

Daniel Vaillant affirme toutefois qu'il ne faut pas rester inactif en attendant. «Il faut absolument éradiquer ce marché parallèle qui pollue le quartier, mettre fin à la vente à la sauvette», dit-il. «Nous rencontrons malheureusement un problème qui nous réduit à une quasi impuissance : la vente à la sauvette est du domaine de la contrevention et non du pénal. Tout ce que nous pouvons faire, et nous le faisons, c'est de dresser des contraventions mais sans garantie de paiement ou

saisir la marchandise, ce qui est plus rentable, encore plus rentable si cela se fait systématiquement.

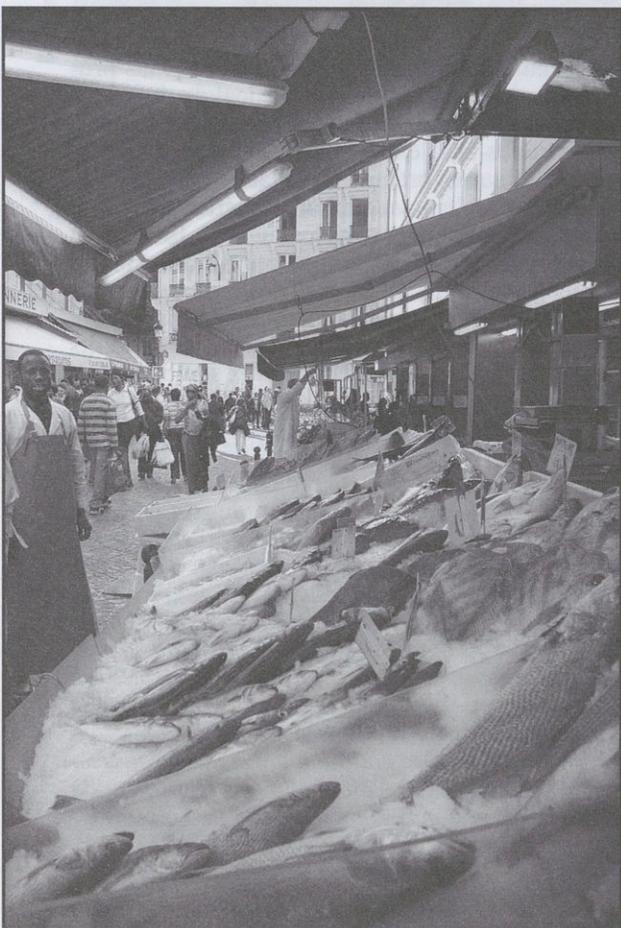
«Autre problème rencontré : celui de la vente massive des sacs, ceintures, chaussures et autres objets de contrefaçon qui en réalité ne sont pas des contrefaçons officielles mais de vrais faux grossiers, portant des noms ressemblant aux marques mais n'étant pas des noms de marques. Ainsi, celles-ci s'en moquent, ne portent pas plainte et il ne peut y avoir de poursuites judiciaires.»

La police doit agir plus et mieux

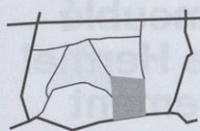
Que ce soit pour ces "contrefaçons", pour la vente de cigarettes de contrebande, pour la prostitution ou pour le trafic de drogue qui sévissent également dans le quartier, Daniel Vaillant affirme que c'est à la police d'agir. «Il faudrait une présence policière permanente mais est-ce possible quand on ne cesse de réduire les effectifs, quand l'Élysée bloque un rapport préconisant un développement de la police de proximité ? Il faudrait surtout que la police judiciaire remonte les filières et fasse tomber les patrons. Ce serait la seule solution efficace mais je pose la question : les pouvoirs publics sont-ils motivés ?»

Le maire du 18^e évoque pourtant des points positifs : l'éradication de l'habitat insalubre, la rénovation engagée «bien trop tard mais enfin engagée» du quartier et quelques réussites comme, par exemple, la création de ce café social pour vieux migrants à l'angle de la rue Dejean dans le local d'un ancien bistro que la Ville a pu racheter avant qu'il ne devienne une boucherie halal.

Recueilli par Marie Pierre Larrivé



Goutte d'or



Buzz géant pour apéro zéro

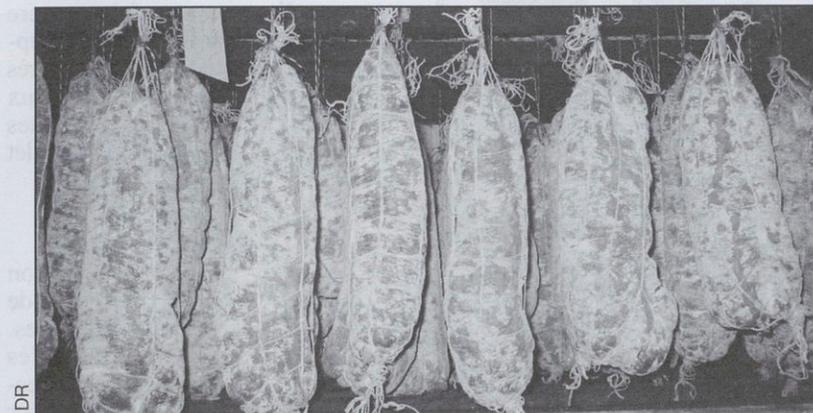
Comment un appel provocateur d'extrême droite à un apéro "pinard saucisson" à la Goutte d'Or a fait pschitt mais pourrait laisser des traces néfastes.

La provocation contre la Goutte d'Or a fait long feu. L'apéro géant "pinard et saucisson" annoncé pour vendredi 18 juin, rue Myrha, tout près de la mosquée, à 18 h, juste après la prière des musulmans, n'a pas eu lieu. Il a été interdit trois jours avant par la préfecture de police après des demandes en ce sens des élus de gauche de l'arrondissement et d'associations antiracistes.

Victoire pour les partisans de la tolérance et du vivre ensemble, qui s'indignaient d'une stigmatisation du quartier et d'une discrimination d'une partie de ses habitants. Mais victoire ambiguë : les organisateurs de cette provocation vont maintenant prétendre qu'on autorise les musulmans à prier dans la rue mais qu'on interdit aux "bons Français" d'y boire et saucissonner.

Conglomérat d'extrême-droite

Daniel Vaillant, en se félicitant de la décision du préfet, a souligné : «*Ne nous trompons pas, leur but principal n'était pas de tenir physiquement cet apéro mais de créer un buzz médiatique, de faire parler d'eux et de leurs funestes théories, de se faire interdire pour se victimiser.*»



DR

Même son de cloche chez la Coordination inter associative Goutte d'Or : «*au nom d'une identité française fantasmagorique, qui se définirait par la consommation d'alcool et de viande porcine, ils veulent stigmatiser le quartier, qui s'enorgueillit pourtant des brassages de population qui l'ont constitué au fil du temps* », a-t-elle déclaré dans un communiqué.

Eux, qui sont ils ? L'appel avait été lancé sur Facebook à l'initiative d'une certaine Sylvie François, pseudo d'une dame disant habiter de longue date la Goutte d'Or. En réalité, derrière laquelle se cachait le Bloc iden-

titaire, groupuscule d'extrême-droite.

L'appel a été repris et diffusé par une vingtaine d'organisations, certaines se réclamant de l'extrême droite, d'autres d'un "républicanisme" laïque, voire du féminisme. On y trouvait notamment *Riposte laïque*, mouvement se disant républicain mais ayant en fait pour but exclusif de développer l'islamophobie, et qui sur son site internet utilise un discours de haine et d'insultes, le même qui fut de tous temps celui des racistes de tous poils.

On y trouve aussi, pêle-mêle, un *Cercle Cicéron* de "juristes patriotes", un *Comité Lépante*, "observatoire de l'islamisation des sociétés européennes" (Lépante est le nom d'une victoire gagnée jadis par le roi d'Espagne sur les Turcs), un *Poste de veille*, "observatoire de l'islamisation du Québec, du Canada et du reste de l'Occident", et aussi *Jeunes pour la France*, mouvement de jeunesse du parti de Philippe de Villiers, le groupe *Apache*, jeunes identitaires franciliens, et encore des groupuscules se disant gaullistes.

Bagarres à l'Étoile

Pendant une quinzaine de jours, le web a bourdonné pour ou contre, puis tout a fait pschitt. Les organisateurs de l'apéro interdit se sont repliés le 18 juin sur la place de l'Étoile pour un rassemblement qui n'avait plus rien de "festif", il y a même eu des

bagarres entre manifestants. Ils étaient six cents selon les organisateurs et... huit cents selon la police.

Pendant ce temps, à la Goutte d'Or, la vie continuait. En fin d'après-midi, ce 18 juin, animation habituelle, aucune effervescence sinon l'attente fébrile du match Algérie-Angleterre de la soirée.

Rue Myrha, après la prière, on ne vit aucun "identitaire" sauf peut-être un jeune homme au crâne rasé, arborant un t-shirt siglé Facebook, qui errait tout seul.

L'idée d'un contre-apéro "halal et thé à la menthe" ou d'un contre-rassemblement avait germé chez certains habitants du quartier mais a été abandonnée face à l'interdiction préfectorale de toute manifestation ce jour. Seuls une quinzaine de militants du NPA se sont rassemblés devant Saint-Bernard pour y distribuer des tracts.

Un pique-nique solidaire

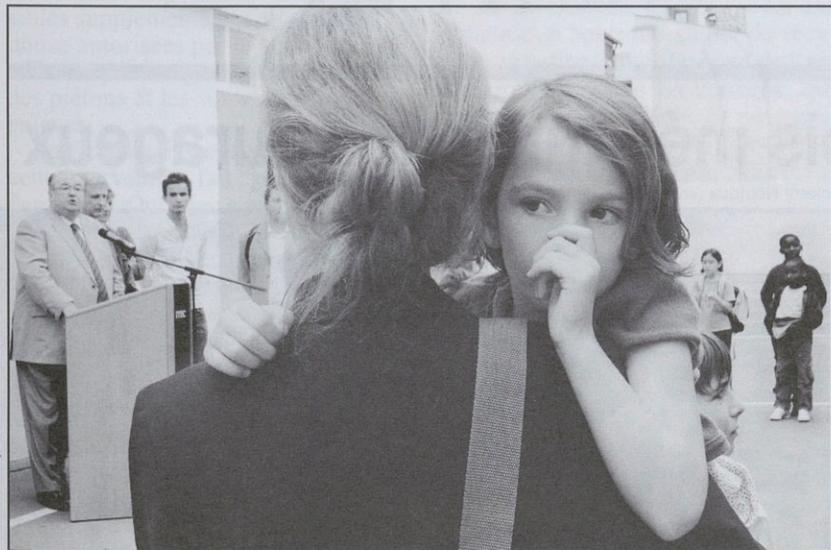
Le NPA, toutefois, s'était rallié à la déclaration commune d'une quinzaine de partis (PS, PC, Verts, Parti de gauche...) et d'associations comme RESF ou la Ligue des droits de l'homme qui déplorait que la préfecture ait «*mis sur le même plan une provocation raciste et un rassemblement démocratique et citoyen*», mais qui annonçait renoncer à tout contre-rassemblement et se borner à une réunion à la *Maison verte*, le vendredi soir.

En revanche, ils ont lancé un appel unitaire : «*Nous proposons d'organiser jeudi 1er juillet, avec les habitants du quartier, un pique-nique festif et solidaire où toutes les traditions culinaires seront les bienvenues. Il permettra de démontrer que loin des images racistes véhiculées par certains, la Goutte d'Or est un quartier riche de sa diversité, ouvert et tolérant.*»

Alors, on apporte pinard et coussous, saucisson et mafé, sushi et taboulé, tartes aux pommes et tiramisus et on dîne tous ensemble.

Marie-Pierre Larrivé

Inauguration de la nouvelle cour à l'école primaire de la rue d'Oran



Laurent Piquet

Rachel qui entre au CP en septembre pourra profiter de la grande cour.

La nouvelle cour de l'école primaire de la rue d'Oran a enfin été inaugurée le lundi 7 juin par Daniel Vaillant, qui en a profité pour réceptionner les travaux de la rue Léon.

Après sept années de péripéties et difficultés dues aux réseaux enfouis sous la cour et à des autorisations à demander à la copropriété de l'immeuble mitoyen, la Ville de Paris a pu entreprendre les travaux l'été dernier. Ils ont été

terminés au cours de l'hiver afin que la cérémonie puisse se dérouler à l'approche de l'été. La cour a doublé de volume en annexant une partie du trottoir de la rue Léon (très large à cet endroit).

Il reste à peindre la fresque qui doit courir le long du mur situé rue Léon pour tourner rue Pierre Budin. La peinture pourrait avoir lieu cet été... à moins que... d'autres péripéties se profilent et viennent encore retarder ce projet. ■

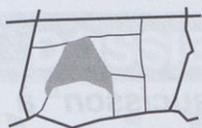
Portes d'Or à la Goutte d'Or : inscriptions jusqu'au 5 juillet

La nouvelle association d'artistes de la Goutte d'Or ayant décidé d'organiser des portes ouvertes à l'automne, les *Portes d'Or*, appelle ceux qui veulent y participer (peintres, plasticiens, sculpteurs, photographes, décorateurs, stylistes...) à s'inscrire avant le 5 juillet.

Primitivement prévues pour se dérouler du 24 au 26 septembre, (voir notre dernier numéro) les portes ouvertes auront lieu en réalité du vendredi 6 au

dimanche 8 octobre. Ce sera le week-end de la Fête des vendanges, celui où l'on célèbre, outre le *Clos Montmartre*, le vin doré venu de Bourgogne mais baptisé *Cuvée Goutte d'Or* en souvenir du temps où le quartier était couvert de vignes. Ainsi, pourra-t-on joindre l'agréable à l'agréable.

□ Inscriptions : Isabelle Corringer 06 14 60 70 17. contact@portesdor.fr



Le petit square Raymond-Souplex va être réaménagé

Noël Monier



Un square à deux étages.

Depuis maintenant trois ans, les conseils de quartier Clignancourt et Grandes-Carrières demandaient un réaménagement du square Raymond-Souplex. Un habitant du quartier, Alain Guimot, avait même présenté un plan détaillé. C'est maintenant décidé : le réaménagement se fera. Mais une limite a été fixée par la municipalité de Paris : son coût ne doit pas dépasser 120 000 euros.

Le square Raymond-Souplex est un des plus petits de l'arrondissement, 450 m², et il offre la particularité d'être à deux étages. Il a été créé à l'angle des rues Marcadet et

Montcalm, autour du bâtiment d'un gymnase, ce qui lui donne une allure un peu biscornue. Il est entouré d'une grille, fermée le soir.

À l'étage du bas, une végétation abondante abrite un chemin intérieur que certains disent «confidentiel» : à l'abri des arbres et des buissons, on peut faire, raconte-t-on, n'importe quoi. Des riverains parlent de «trafic», non précisés, et se plaignent que des garnements jettent des cailloux et autres projectiles sur les passants par-dessus les buissons.

Un escalier donne accès à l'étage du haut, un espace nu, sur le toit du

gymnase. Il y a eu autrefois une aire de jeux pour enfants. Elle a été supprimée : car ce square Souplex est très peu fréquenté, étant proche de deux autres espaces verts bien plus vastes et plus accueillants, le jardin Serpollet et le square Carpeaux.

Supprimer la grille

Dans une réunion de concertation le 9 juin, les paysagistes de la Ville de Paris ont présenté deux hypothèses. La première consisterait à garder les grilles, garder les arbres, mais redessiner l'espace du bas, et en haut créer quelques plantations, peut-être des jardinières (dans la mesure où le toit du garage le supporterait), et y installer des animations telles que table de ping-pong ou jeu d'échecs géant.

Deuxième proposition : en bas, supprimer les grilles, installer une végétation plus basse – deux jardinières entourant une allée qui pourrait être empruntée par les passants de la rue et serait parfaitement visible de tous. Dans cette hypothèse, on ne garderait qu'un seul arbre (le mûrier). Un haut portillon fermé le soir serait placé en haut de l'escalier. L'espace du haut serait végétalisé, et des animations pourraient y être installées.

La majorité des participants à la réunion s'est prononcée pour la deuxième solution. Et c'est celle qu'a retenue Pascal Julien, adjoint chargé des espaces verts dans le 18e, avec l'accord du maire. Les travaux pourraient commencer au début de 2011. ■

L'hôtel meublé de la rue Hermel définitivement évacué

L'hôtel meublé du 47 rue Hermel a été définitivement évacué début juin. Bien qu'étant sous le coup d'un arrêté de péril imminent, les lieux étaient encore habités par onze familles (vingt-deux enfants).

Le 27 août 2009, un incendie s'était déclaré dans une des chambres, et s'était propagé sur tout un étage. Pas de victimes, mais les cent quinze personnes qui habitaient l'hôtel avaient été évacuées. On apprenait que ce bâtiment, où résidaient de nombreuses personnes en hébergement d'urgence, était sinon officiellement insalubre, du moins impropre à une vie décente, malgré sa belle façade.

Ceux des sinistrés qui n'avaient pas été relogés ou plutôt qui avaient refusé des logements précaires et lointains, avaient établi un campement sur le trottoir, maintenu jusqu'au 17 novembre, date où la mairie leur a procuré des logements.

Quelques jours plus tard, le 25 novembre, les propriétaires de l'immeuble ont mis fin aux fonctions de la gérante, qui encaissait les loyers sans leur reverser depuis deux ans.

L'entrée principale a été murée, mais le bâtiment sur cour a continué à être habité pendant près d'un an. Il a été évacué le 1er juin et les occupants dirigés sur des hôtels de Paris ou de proche banlieue.

La Ville de Paris souhaiterait racheter l'immeuble pour y créer des logements sociaux et elle négocie avec les propriétaires, mais ceux-ci réclament actuellement un prix trop élevé. ■

La Médaille de Paris pour trois mécaniciens courageux

Thierry Nectoux (www.chambrenoire.com)

Trois mécaniciens courageux viennent de recevoir la Médaille de la Ville de Paris, récompensant leur sang-froid et leur présence d'esprit.

C'était le 23 février dernier au garage du 48 rue Custine. Soudain, le feu prit dans le parking. Un transvasement d'essence effectué par un client, une étincelle, et sa voiture a flambé, les deux autos voisines également. L'incendie menaçait de se propager à tout le garage, à l'immeuble peut-être...

Trois mécaniciens se trouvaient sur les lieux : Frédéric Juin, Madani Kécili ainsi que Bachir Ibrir qui se trouvait devant la pompe à essence. Ils ont appelé les pompiers, bien sûr. Mais, au lieu de fuir, ils ont tenté d'éteindre l'incendie au péril de leur vie. «Dans un cas comme celui-là, on ne voit pas le danger, on s'active au moulin. Nous avons attrapé les

extincteurs et nous les avons vidés tous les quinze sur les voitures en feu», raconte Bachir, le plus ancien, travaillant depuis trente-trois ans dans ce garage. «C'était la première fois qu'un accident survenait, la dernière aussi, j'espère», ajoute-t-il.

Les pompiers sont arrivés au bout de vingt minutes. Ils ont fini d'éteindre le feu. Ils ont évacué, de force, les mécaniciens qui voulaient continuer à le combattre. Intoxiqués par la fumée et les vapeurs, ils ont été placés sous oxygène et évacués vers l'hôpital Bichat qui les a gardés plus de cinq heures en observation.

Leur action leur a valu la Médaille de la Ville, qui leur a été remise, avec un diplôme signé de Bertrand Delanoë, vendredi 4 juin, lors d'une cérémonie à la mairie, par le maire du 18e, Daniel Vaillant. Celui-ci a salué «leur courage qui permit d'éviter une catastrophe et de sauver des



vies» et il a rappelé que c'était le syndic et la copropriété du 48 rue Custine qui avaient demandé qu'ils reçoivent

une telle distinction. «Ce sont des héros et ce sont aussi nos amis», a dit une habitante de l'immeuble. ■

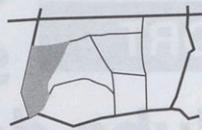
La vie des quartiers

Clignancourt



La vie des quartiers

Grandes Carrières



Recycl'ère : des sacs nés de bâches et drapeaux dans un décor de cinéma

Feu vert pour le jardin partagé Baudelique

Le jardin partagé Baudelique devrait pouvoir ouvrir à l'automne, en septembre ou octobre. Le conseil de quartier Clignancourt-Jules-Joffrin a voté, le 15 juin, une subvention de 3 000 € pour l'aménagement de cette friche en pente de 130 m² jouxtant le conservatoire du 18e et qui devrait être libre jusqu'en 2014 (voir notre dernier numéro). Cette somme s'ajoute aux 12 000 € débloqués par la Ville. L'association *Vert à soi* qui doit gérer le jardin pourra donc bientôt y creuser son sillon. ■

La Kahina amputée des deux tiers de sa terrasse

La Kahina, le café-restaurant du 73 rue Marcadet, apprécié dans le quartier pour son accueil chaleureux, son excellent couscous et sa grande terrasse ensoleillée, vient d'être amputé des deux tiers de cette terrasse.

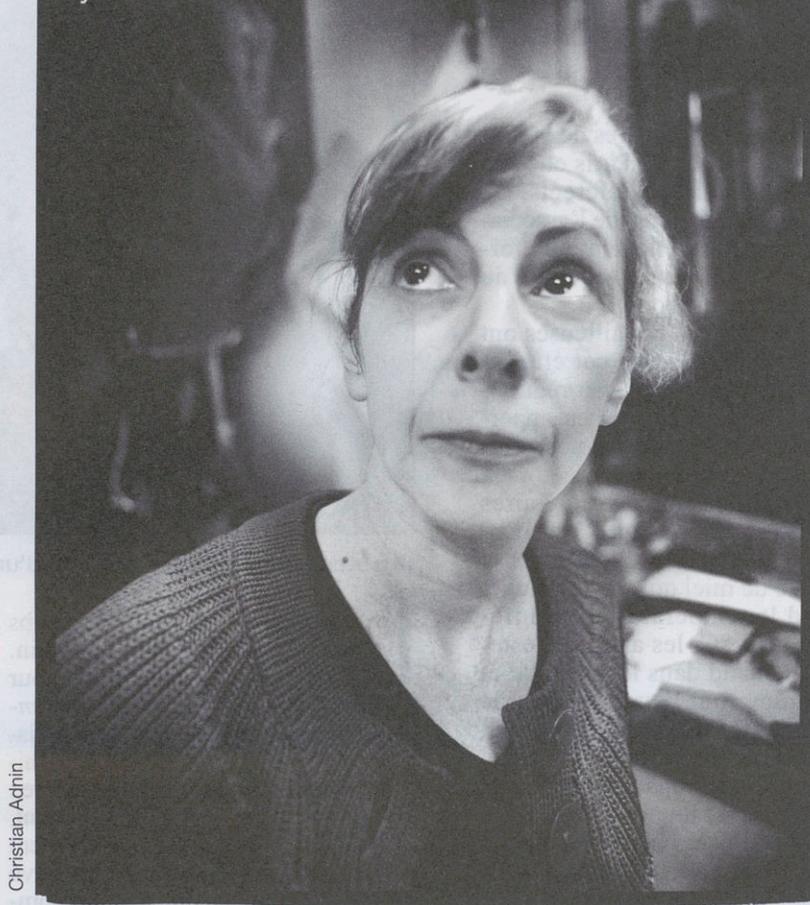
Le soir du 4 juin, une patrouille de la Direction de la prévention et de la protection de la mairie de Paris est venue présenter un "avertissement de mise en conformité" aux patrons de La Kahina. Elle leur signale la présence de neuf tables supplémentaires en sus des douze autorisées par la Ville, elle affirme qu'elles gênent le passage des piétons et les somme de les enlever.

La fiche de passage signale que cette intervention fait "suite à une demande". Qui donc a pu demander une telle intervention ?

Située à l'angle du passage Ramey, la terrasse en arc de cercle est effectivement coupée en deux par un passage piéton, mais celui-ci n'a jamais été encombré par les tables et jamais il n'y a eu d'incident. Cette terrasse, aux beaux jours, a toujours fait les délices du quartier, depuis plus de quarante ans que le café existe. Ironie du sort : cinq jardinières bordent la terrasse. Elles appartiennent à la Kahina qui, ainsi, agrmente gratis un espace qui lui est interdit désormais.

Maintenant, il ne reste plus que la petite partie de la terrasse devant l'entrée du café, à l'ombre jusqu'au début de l'après-midi. Fini de boire, en couple, entre amis ou en famille, au soleil. Manque à gagner pour les patrons et déception pour les clients. Pauvre Kahina, pauvre reine berbère, détrônée à nouveau par l'envahisseur, la bureaucratie d'aujourd'hui. ■

Lyne Beaulieu



Christian Adnin

Née de l'idée de Lyne Beaulieu, une créatrice parisienne native du Québec, *Recycl'ère* est une dynamique boutique-atelier de recyclage installée depuis le début de l'année près du métro La Fourche, qui propose, à prix modérés, de ravissants sacs, cabas, trousse, housses, avec l'objectif de «faire beau, robuste et durable longtemps».

Autant de pièces uniques issues de matériaux de récupération, déclinées dans des tons acidulés et mises en espace dans un décor de cinéma "recyclé", propre à faire pâlir de jalousie toutes les boutiques branchées de la capitale. De l'élégant sac-trapèze décliné en plusieurs volumes (85 à 98 €), au sac-polochochon léger, via la sacoche-ordinateur, les astucieuses sacoches de bricolage ou encore le porte-passe Navigo, sans oublier les trousse de voyages ou celles à crayons, tout est composé de bâches publicitaires, de drapeaux, de plaques d'aquillux (panneaux alvéolés en nids d'abeille) et même de pneus et de chambres à air, rien n'échappant à la créativité de Lyne Beaulieu qui n'en finit plus de rebondir d'une idée novatrice à l'autre.

Tout récupérer

Venue il y a quelques décennies, de Montréal, pour un an d'études à Paris, l'efficace professeure d'arts plastiques

n'en est jamais repartie, y fondant une famille et déployant ses talents de communication dans les milieux culturel et cinématographique. Inspirée, il y a quelques années, par les ateliers de récupération de déchets de Montréal, elle commence à y regarder de plus près à Paris, «avec l'impression qu'il n'y avait pas de bâches à récupérer» dans la capitale. Mais un lendemain de Coupe du Monde de rugby, près du Stade de France, elle rencontre des ouvriers qui démontent le site et lui donnent quelques bâches ainsi que des contacts auprès d'entreprises spécialisées. Lyne trouve un partenaire professionnel. Et la voici immergée dans une benne, y cherchant la matière, récupérant des bâches de chantiers, mais aussi des drapeaux et de l'aquillux et du PVC qu'elle utilise pour «patronner» (faire les patrons des modèles à découper), dit-elle.

Et tout transformer

Au fond de l'atelier-boutique équipé d'un immense établi en bois et de deux machines à coudre, bâches et drapeaux soigneusement enroulés et remisés dans des cartons ou des caisses de bois équipées de roulements à billes témoignent des cinq heures quotidiennes passées à dépiauter les matériaux, qui seront ensuite nettoyés. *Recycl'ère* travaille la chambre à air

sur une idée de l'époux de la créatrice, amateur de vélo, et le pneu qui équipera les sacs (poignées, bordures, amortisseurs de sacs) ainsi que la plaque aquillux.

Chaque matériau prédécoupé d'après le prototype réalisé par Lyne est ensuite numéroté selon le modèle à exécuter par cinquante unités qu'elle portera à l'Atelier d'handicapés moteurs de Chennevières-sur-Marne (Seine-et-Marne). Là, ainsi que dans un autre CAT d'handicapés-mentaux légers, avec lequel elle débute une collaboration, seront exécutés les piqûres et tout le travail de maroquinerie (pose de fermetures Éclair et pressions, seuls matériaux non issus de récupération, de mousquetons, d'embouts de chambres à air, de chutes de cuir).

Housses d'ordinateurs en aquillux et chambres à air, housses de téléphones mobiles garnies de chutes de cuir récupérées, tout produit *Recycl'ère* est abordable, même pour les enfants qui viennent à la boutique entre copains acheter de sympathiques trousse scolaires (de 5 à 10 €) avec leurs gros zips de couleur, des bracelets tressés en chambre à air et cuir (9 €) ou des ceintures souples (25 €), des poches à outils (16 € les deux), voire d'insolites housses de guitares (130 €).

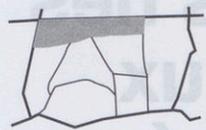
Du joli et du durable

Et la créatrice continue de bosser sept jours sur sept avec son époux qui a cru en son projet et l'a aidée alors que les banques lui tournaient le dos. Elle projette une plate-forme de créateurs (selliers, fabricants de bijoux, etc.) auxquels elle n'hésite pas à donner, déjà, un petit coup de pouce, comme en témoigne un étonnant tableau de composants micro-informatiques, accroché au mur de la boutique où les sacs forment de jolies farandoles. Et l'idée de développer le travail à domicile pour les mères de familles, à l'aide de produits résistant au temps «loin de ceux qu'on jette rapidement après l'achat», la séduit.

Si elle se réjouit des 20 000 pochettes de voyage commandées récemment par l'agence *Voyageurs du Monde* qui a reconnu en elle la lauréate du prix Triomphe de la création 2009, Lyne Beaulieu ne cesse pour autant d'inventer. Jetez un œil à la boutique où d'étonnantes chaises récupérées, tapissées de bâches aux couleurs d'agrumes, accueillent sur leurs assises des sacs-trapèzes assortis ! Un projet parmi d'autres en gestation chez *Recycl'ère*, la bien-nommée.

Jacqueline Gamblin

□ *Recycl'ère*, 16 av. de St-Ouen.
Contact : Lyne Beaulieu
06.18.27.28.00 (www.recyclere.fr)



Des abeilles à proximité des Puces

Fin juin, les Amis des Jardins du Ruisseau ont inauguré trois ruches dans leurs jardins partagés. Paris en compte déjà trois cents, mais ce sont les premières de l'arrondissement.

Les Parisiens savaient déjà que sur les toits de l'Opéra-Garnier virevoltaient quelques milliers d'abeilles, et désormais les habitants du 18^e pourront aussi s'enorgueillir d'avoir des ruches dans leur arrondissement. Pour les découvrir, rendez-vous aux Jardins du Ruisseau, un havre fleuri qui a pris place le long de la voie ferrée de Petite Ceinture, à deux pas des Puces de Clignancourt. En bout de quai, un petit enclos protégé est réservé aux nouvelles arrivantes, pour lesquelles une parcelle de terrain a été semencée de plantes mellifères (sainfoin, trèfle...).

Une variété peu agressive

Pour Denis Loubaton, président des Amis des Jardins du Ruisseau, la présence d'un rucher s'inscrit parfaitement dans le projet de l'association qui, à travers ses jardins partagés, souhaite sensibiliser les riverains aux enjeux environnementaux. L'initiative a d'ailleurs été soutenue par la Fondation Nature et Découvertes. La région Ile-de-France et la mairie du 18^e ont également apporté leur soutien.

Les petites butineuses du Ruisseau ont un nom, ce sont des Buckfast. Issue d'un croisement effectué au début du XX^e siècle par un moine dans le Devon (Angleterre), cette variété d'abeilles a pour particularité d'être peu agressive.

Dans chacune des ruches s'activent quelques centaines de fauxbourdons (les mâles) et trente mille ouvrières qui, au cours de leur existence, occuperont tour à tour plusieurs fonctions : nettoyeuses, nourrices, architectes, maçonnes, ventileuses, gardiennes, et enfin butineuses.

Vers l'âge de trois semaines, elles quittent la ruche pour aller recueillir le nectar et le pollen, effectuant alors dix à cent voyages par jour ; un effort fatal puisqu'en été l'espérance de vie d'une ouvrière est de trente à quarante-cinq jours. La reine, elle, pond deux mille œufs par jour, un toutes les quarante secondes, la relève est assurée.

L'art de soigner les abeilles

Pour acquérir les ruches, l'association a dû recueillir l'approbation

des services vétérinaires de la préfecture de police de Paris et s'entourer d'apiculteurs référents. De plus, quatre adhérents de l'association suivent actuellement une formation apicole au rucher-école du jardin du Luxembourg.

Car les petites travailleuses ont besoin de soins. Dès cet été, les apiculteurs vont examiner régulièrement l'activité des ruches, apporter des aménagements si nécessaire et récolter le miel.

Catherine, l'une des stagiaires apicultrices, précise qu'il est encore trop tôt pour se prononcer sur la quantité de miel qui sera produite. Quand la température sera inférieure à 12 °C, les abeilles resteront au chaud dans leur habitat et consommeront leurs réserves de miel. Toutefois, un complément nutritionnel ne sera pas du luxe. Puis, au printemps, il sera temps de procéder à une inspection des ruches et d'examiner si le couvain se développe normalement.

"Ma Tante" en a aussi...

Dans de nombreux pays dont la France, l'abeille est menacée de disparition : déjà les apiculteurs déclarent avoir perdu 30 à 80 % de leur cheptel. La mortalité peut s'expliquer par une synergie de facteurs (parasites, pesticides, prédateurs...), mais la désertion des ruches demeure en partie inexpiquée. En ville, balcons et jardins fleuris offrent aux insectes pollinisateurs la biodiversité qui leur fait de plus en plus défaut dans les champs, et moins de pesticides.

À Paris, il existe des ruches au jardin du Luxembourg (depuis le XIX^e siècle), au parc Georges-Brassens, au Grand Palais, à la mairie du 4^e, depuis juin sur le toit de "Ma Tante" (l'ex Mont-de-piété devenu Crédit municipal) rue des Francs-Bourgeois, et dans divers autres lieux.

Dans le 18^e, est à l'étude une implantation de ruches rue Gabrielle, à proximité du Sacré-Cœur. Produit dans un tel environnement, le miel sera sans doute divin.

Patricia Cherqui

□ Renseignements sur l'élevage des abeilles : Syndicat national d'apiculture à Paris, 01 45 22 48 42. (Organise des cours d'apiculture.)

Comment se classent les clubs de foot du 18^e



Noël Monnier

Au stade des Poissonniers, lors d'un match des moins de 17 ans de l'ESP.

La saison de foot, pour les clubs amateurs, a pris fin le 6 juin. Bons résultats d'ensemble pour l'ESP (*Espérance sportive parisienne*), principal club de notre arrondissement. Il avait connu un début de saison difficile dû à une crise financière : se trouvant en cessation de paiement, il avait fait l'objet d'un redressement judiciaire. Mais ensuite il a retrouvé un bon fonctionnement, avec un nombre important d'animateurs-entraîneurs.

Ses équipes ont repris rang dans les championnats : au niveau régional pour deux des équipes de jeunes (avec un résultat brillant pour les moins de 19 ans), et pour les autres au niveau départemental. Rappelons que, pour les championnats départementaux, les équipes du nord de Paris sont rattachées au *district de Seine-Saint-Denis*.

Les Enfants de la Goutte d'Or et **l'Olympique Montmartre** (club basé à la Porte Montmartre) n'ont pu, en cette saison, faire participer que quelques-unes de leurs équipes aux divers championnats.

Championnet-sports, pour sa part, poursuit tranquillement son chemin.

À l'ESP :

- **Moins de 19 ans** : L'équipe première, en *division supérieure régionale*, finit deuxième de son groupe et montera l'an prochain en *division d'honneur régionale*, la plus haute division du niveau régional.

En revanche, l'équipe réserve de cette tranche d'âge, en *première division de district*, est dernière son groupe et descendra en *deuxième division*.

- **Moins de 17 ans** : L'équipe première, en *promotion d'honneur* du niveau régional, est 3^e de sa poule (derrière Tremblay et Championnet). L'équipe réserve, en *deuxième division de district*, est 4^e de sa poule. Une troisième équipe est en *troisième division de district*.

- **Moins de 15 ans** : L'équipe première joue en *division d'excellence de district* (niveau le plus élevé du championnat départemental) et est 6^e de sa poule. L'équipe seconde, en *troisième division*, est 7^e.

- **Les seniors** de l'ESP, en *première division de district*, finissent au 3^e rang de leur poule. L'équipe seconde, en *deuxième division*, est 8^e (sur 12 équipes).

- **Les vétérans de plus de 45 ans** de l'ESP, en championnat de district, sont classés au 5^e rang.

■ **Les Enfants de la Goutte d'Or**, en raison de difficultés diverses (notamment financières), ont préféré n'engager aucune équipe seniors. Quant aux moins de 19 ans et aux moins de 17 ans, ils n'ont disputé aucun de leurs matches.

Seuls les moins de 15 ans sont classés : une équipe en *deuxième division* de district, classée sixième de sa poule, et une équipe en *quatrième division*, classée huitième.

■ **À l'Olympique Montmartre**, une équipe qui joue au niveau régional du *championnat du dimanche matin* (CDM) se classe troisième en *division d'honneur régionale*. L'équipe seniors, en *troisième division* de district, est 3^e (sur 12). Une seule équipe classée chez les jeunes : les moins de 15 ans, huitièmes de leur poule en *quatrième division de district*.

■ **À Championnet**, l'équipe la mieux classée est celle des moins de 17 ans, qui jouent au niveau régional, en *promotion d'honneur*, où ils se classent au 2^e rang de leur poule – bon résultat.

Les autres équipes de Championnet sont au niveau départemental (district de Seine-Saint-Denis). Les moins de 19 ans, en *deuxième division*, sont cinquièmes de leur poule. Les moins de 17 ans, en *troisième division*, sont sixièmes. Les moins de 15 ans ont une équipe classée neuvième (sur dix) en *excellence*, et une équipe classée huitième en *troisième division*. ■

18^e
LIVRES

Le slam de Shein B, des mots pour conjurer les maux

● *Couleurs de l'espoir, douleurs de l'Histoire*. Recueil de textes de Shein B. Éditions des Xéroglyphes. 10 €.

Mômes du monde, Prison de vers, Pauvres salauds, Seule, Mourir d'amour, O pouvoir des femmes, Génération, Mon identité... Shein B, la slameuse de la Goutte d'Or, vient de publier son deuxième recueil, *Couleurs de l'espoir, douleurs de l'Histoire* : des textes écrits entre 2005 et 2009 qu'elle a déjà déclamés lors de nombreuses représentations.

Shein B use des mots pour conjurer les maux, comme dans son premier recueil au titre en forme de jeu de mots, *Larmes 200*, paru en 2005. Toujours aussi revendicative, elle dénonce la méchanceté, l'intolérance, le racisme. Elle entend «*briser les chaînes de l'oppression*».

Elle parle de la vie, de la mort, des droits des femmes, de la liberté d'expression, de l'identité de ceux qui, comme elle, petite-fille d'Algériens née en France, ont le cœur entre deux rives.

La slameuse évoque également son quartier, notamment dans *Bezbar* : «*Bezbar, on l'appelle comme ça parce que c'est Barbès / C'est là où je vis même si je ne suis pas née à Lari-boisière / Mais c'est comme si ma mère l'avait fait. / Destinée à vivre ici, je me*



Elise Paillancy

suis auto-adoptée. / Adeptes du quartier de la Goutte d'Or, j'ai posé mes valises...», dit-elle, reprenant comme un refrain *Barbès ville, c'est ma vie*.

Son recueil est en vente, notamment, au *Virgin* du boulevard Barbès où, le 3 juillet, à 18 h, elle doit slamer ses textes avant d'offrir une «*scène ouverte*» à d'autres slameurs.

M.-P. L.

□ <http://www.myspace.com/sheinb>

Barbès, la ville marchande

● *La Ville marchande, enquête à Barbès*, Emmanuelle Lallement, éditions Téraèdre, 250 pages, 19 €.

Emanuelle Lallement, ethnologue, maître de conférence à la Sorbonne, a arpenté Barbès jusque dans ses plus intimes recoins pour décrypter la fascination que ce «*village*» exerce et en croquer les personnages les plus truculents.

On a beaucoup écrit sur Montmartre et aussi sur Barbès, leur histoire, leurs us et coutumes... mais là avec *La ville marchande, enquête à Barbès*, l'approche de l'ethnologue ajoute un surplus de piquant sur la vie quotidienne et la fréquentation de ce coin de Paris, certainement un des lieux les plus dynamiques de la capitale.

Bourré de détails passionnants, beaucoup de simplicité et d'habileté dans l'écriture, avec ce récit haut en couleurs, nous déambulons dans les pas de l'auteur, arpentant le boulevard et les rues adjacentes avec légèreté, découvrant avec passion le détail qui échappe au commun des mortels.

Il est vrai que Barbès, quartier mal délimité géographiquement, pourrait se résumer en ce dicton «*On trouve tout à Barbès*» à très bas prix, et ce slogan de

Tati «*La rue est à nous*», dans un environnement bariolé, en présence d'un métissage culturel ou physique exceptionnel organisé spontanément autour du commerce. D'où le plaisir dégagé par cette promenade.

Tout y est pointé du doigt, tout y est analysé avec délicatesse, voire beaucoup de tendresse. À la surprise s'ajoute l'émotion : du boucher, du boulanger, du fromager, du marchand de vins, du poissonnier, de la fringue africaine, de la coiffure afro, de la petite épicerie, du bazar, du marché, des étals et des pas-de-portes bourrés d'épices venues de toute l'Afrique de l'Ouest, d'Extrême Orient, et des bijoux, des téléphones portables... Les vendeurs à la sauvette et les marabouts à la sortie du métro ne sont pas oubliés.

L'acuité du regard et quelques rappels historiques nécessaires agrémentent la lecture de cette exploration d'un territoire cosmopolite attachant. Non, vraiment rien ne manque à *La ville marchande enquête à Barbès...* à lire sans modération.

Michel Cyprien

18^e
CULTURE

Le pari du nouveau directeur du 104

Depuis le 9 juin, le 104 a un nouveau directeur, José-Manuel Gonçalves. Et celui-ci va avoir du boulot : le vaste établissement culturel réalisé par la Ville de Paris, 104 rue d'Aubervilliers, sur les 39 000 m² du beau site des anciennes Pompes funèbres générales, n'a jamais trouvé son public depuis son ouverture en octobre 2008.

Ses deux anciens directeurs ont jeté l'éponge en laissant derrière eux un déficit important malgré le budget conséquent alloué par la Ville.

Arts forains aussi

Le projet de Gonçalves l'a emporté haut la main, par treize voix sur quinze, sur les autres candidats restés en lice après une première sélection (l'ancien directeur du parc de La Villette Jean-François Chougnat, le directeur des affaires culturelles de Lille Laurent Dréano, et la chorégraphe Bianca Li).

Ce succès, José-Manuel Gonçalves le doit en grande partie à

la qualité de sa gestion et à la créativité du lieu qu'il dirige depuis 1999, la *Ferme du Buisson* dans le secteur de Marne-la-Vallée. Un lieu multiculturel, comme le 104, où il a su attirer un public fidèle.

Le nouveau directeur veut faire cohabiter au sein du 104 les créations d'artistes en résidence et des spectacles grand public attirant la population du quartier, à la limite du 18e et du 19e : du théâtre, mais aussi de la danse, de la musique, des arts forains. Et aussi des marchés thématiques, comme un marché aux fleurs.

Il rêve entre autres projets de faire travailler ensemble une chorégraphe comme Maguy Marin et les superbes marionnettes géantes de la troupe du Royal de Luxe. Le tout sans déborder du budget de 8 millions d'euros alloué par la Ville, complété du revenu de la location des lieux pour quelques manifestations. Une seconde chance pour le 104.

M.O. F.

Changement de président à la Halle Saint-Pierre

Au conseil d'administration de l'association Halle Saint-Pierre, qui gère le musée de la rue Ronsard, Marc Riglet, président depuis de nombreuses années, a annoncé le 3 juin sa démission. Il a proposé son remplacement par Christophe Caresche (député de Montmartre-Clignancourt, PS). La majorité du conseil a voté pour, à l'exception de deux élus du 18e, Sylvain Garel (Verts) et Ian Brossat (PC).

Contestations

Ces derniers se sont déclarés furieux : «*Nous tombions des nues, nous n'avions pas été informés préalablement*», ont-ils déclaré. Pierre-Yves Bournazel (UMP), également membre du conseil d'administration mais absent, a lui aussi exprimé son désaccord. En revanche, Carine Rolland et Didier Guillot, également élus (PS) du 18e, avaient voté pour.

Le budget de la Halle Saint-Pierre étant assuré pour environ

la moitié par une subvention de la Ville de Paris, celle-ci est représentée par des membres de droit au conseil d'administration de l'association, qui comporte aussi d'autres personnalités.

Une surprise

L'élection de Christophe Caresche n'est pas illégale : il ne fait partie ni de la municipalité ni du Conseil de Paris, et ne peut donc pas être accusé de se trouver à la fois du côté de ceux qui attribuent la subvention et du côté de ceux qui la reçoivent. Elle est néanmoins une surprise, bien que pas totalement imprévisible : il a toujours soutenu la directrice, Martine Luzardy, et l'on avait remarqué, lors du vernissage de l'exposition actuelle sur *l'art brut japonais*, qu'il accueillait les invités à son côté.

Marc Riglet, journaliste, ancien directeur de la rédaction de France-Culture jusqu'en 1999, puis secrétaire général de l'information à Radio-France, reste vice-président. N.M.

18^e

HISTOIRE

Theisz le bronzier, héros méconnu de la Commune de 1871 Sur les barricades, durant la Semaine sanglante

Albert Theisz, ouvrier ciseleur en bronze, qui habitait rue de Jessaint dans le 18^e, avait été, avec son ami Eugène Varlin, un des pionniers du mouvement syndical naissant. En mars 1871, l'insurrection de la Commune. Theisz, élu au Conseil de la Commune, est nommé directeur de la Poste.



Pour les membres du Conseil de la Commune, quelles journées harassantes ! Il faut assurer l'organisation de la vie des Parisiens, le ravitaillement, l'assistance aux nécessiteux. Ils décrètent la remise générale des loyers, l'arrêt des expulsions, la réquisition des logements vacants, la réquisition des ateliers abandonnés, la restitution des meubles et des outils de travail gagés au Mont-de-piété, la remise des dettes des plus pauvres, le versement de pensions aux veuves et aux orphelins...

Il faut assurer la marche des services publics – et Albert Theisz, pour sa part, n'a guère le temps de chômer à la direction de la Poste, qu'il faut faire fonctionner avec des agents qui pour une part viennent d'être recrutés et sont inexpérimentés.

Ceux qui ont pris la charge des services publics l'assurent avec une probité que même leurs adversaires reconnaîtront, que ce soit à la direction des finances et de la monnaie, à l'intendance (dont Varlin est le délégué), à la Poste (Theisz)...

Il faut aussi mener le combat contre l'armée du gouvernement de Versailles, dont la pression se fait violente. C'est un deuxième siège de Paris. Il faut se donner les moyens de la guerre, et cet impératif prendra peu à peu le pas sur les autres.

Des chemins vers l'avenir

Quand on recense les décrets votés par le Conseil de la Commune durant ces deux mois, on est étonné de la quantité de chemins qu'ils ont ouverts : sur le suffrage universel, sur le fonctionnement des pouvoirs locaux face à l'administration centrale, sur le contrôle des marchés passés par les administrations, sur l'instruction universelle et gratuite, sur l'égalité entre hommes et femmes, sur la laïcité de l'État, sur les droits des salariés, sur la liberté de penser, la liberté d'association, la liberté de la presse, sur

On brûle la guillotine devant la statue de Voltaire....

l'abolition de la peine de mort... Une œuvre immense de réorganisation de la société s'esquisse là.

Il faudra des dizaines d'années, après la Commune, pour que la République fasse entrer dans les faits une partie de ces grands principes. Dans ses deux mois d'existence, malheureusement, la Commune n'en a pas eu le temps, et la situation de guerre a pesé lourd...

Un exemple : on a brûlé solennellement la guillotine, mais l'abolition de la peine de mort subit aussitôt une restriction : «sauf pour les crimes de trahison». Dans les faits, on fusillera non seulement des hommes accusés (à tort ou à raison) d'être des espions versaillais ou des saboteurs, mais aussi quelquefois de simples "droit commun", au nom de l'urgence.

La liberté de penser ? Mais des mesures sont prises contre les journaux de droite, et contre ceux qui (à tort ou à raison) sont accusés de répandre des calomnies contre la Commune. Pour ne rien dire de la persécution qui touche les prêtres catholiques, et de la fermeture, voire la profanation des lieux de culte...

Dans le 18^e, l'église St-Pierre de Montmartre est pillée, transformée en entrepôt de munitions, l'église St-Bernard de La Chapelle devient un club révolutionnaire. Curés et vicaires se cachent pour échapper à l'arrestation.

«On nous dit toujours : Plus tard !»

Un incident est significatif de ces contradictions. Le 24 avril, Rigault, blanquiste, délégué à la Sûreté (c'est-à-dire à la police), veut décréter la mise au secret des prisonniers qui, selon lui, reçoivent trop de visites. Theisz, à la tribune, lui répond : «Depuis bien des années, on nous répète ces paroles : Plus tard ! On nous dit : Quand les événements seront accomplis, alors vous aurez la liberté, l'égalité. Nous protestons contre de

pareils mots. Nous avons protesté, dans le passé, contre la mise au secret des prisonniers et nous devons l'abolir. Nous qui avons la responsabilité, nous devons surveiller les actes de la police !»

D'ailleurs, lui qui, comme d'autres élus, a connu la prison sous l'Empire, il sait l'inefficacité de la mise au secret : «Hé, croyez-vous que celui que vous aurez mis au secret ne trouvera pas un moyen de communiquer au dehors ?»

Majoritaires et minoritaires

Au sein du Conseil de la Commune, les débats sont houleux. Le 22 avril, Eugène Varlin, qui préside la séance, s'écrie au milieu du tohu-bohu : «Je suis d'avis que nous perdons beaucoup de temps ici. Ceux qui crient le plus fort ne sont pas ceux qui font le plus !»

Début mai, la rupture est patente entre, d'un côté, ceux qui, face à l'urgence, parlent d'instaurer une «dictature», le mot est prononcé par certains, et de l'autre côté une minorité groupée principalement autour des membres de l'Internationale des travailleurs, auxquels se sont joints des amoureux farouches de la liberté tels que les journalistes Jules Vallès et Vermorel.

Un des minoritaires, Arthur Arnould, membre de l'Internationale, analysera plus tard : «Pour les uns, la Commune exprimait, personnifiait la première application du principe antigouvernemental, la guerre aux vieilles conceptions de l'État centralisateur, despotique. La Commune pour ceux-là représentait le triomphe du principe d'autonomie de groupes librement formés, et du gouvernement le plus direct possible du peuple par le peuple... Pour d'autres, la Commune était au contraire la continuation de 1793. Elle représentait à leurs yeux la dictature au nom du peuple, une concentration énorme du pouvoir entre quelques mains...»

Le 1^{er} mai, on vote sur la création d'un Comité de salut public doté de pouvoirs quasi-discretionnaires. Pour : 45 voix, celles des "néo-jacobins" et des blanquistes (sauf Tridon), ainsi que quelques "internationalistes" comme Simon Dereure, élu du 18^e. Contre : 23 voix, dont la plupart des "internationalistes".

Le 5 mai, Varlin est brutalement évincé de la délégation de l'Intendance. Les minoritaires sont écartés de la commission de la Guerre. De plus en plus, les décisions sont prises dans des réunions secrètes, sans débat.

Les Versaillais sont entrés dans Paris

Les 14 et 15 mai, les minoritaires se retrouvent à l'Hôtel des Postes, autour de Theisz. Ils décident de ne plus siéger à l'Hôtel de Ville, puisqu'on n'y décide plus rien. Le 17, ils changent d'avis, reviennent en séance. Selon certains témoignages, Rigault et Théophile Ferré ont eu le projet de les faire arrêter, mais y ont renoncé.

Le 21 mai, il fait très beau. À l'Hôtel de Ville, c'est un minoritaire, Jules Vallès, qui préside la séance, quand on apprend l'entrée dans Paris d'un régiment versaillais, le 37^e de ligne, par la Porte de Saint-Cloud. C'est le début de la Semaine sanglante.

Dès la nuit suivante, le 15^e arrondissement est entre les mains des Versaillais. À 1 heure du matin, ils sont au Trocadéro, et à l'aube, au parc



La mort de Varlin, fusillé à Montmartre, peinte en 1905 par Maximilien Luce. Le peintre l'a montré se dressant fièrement face au peloton. En réalité, Varlin, blessé, incapable de se tenir debout, a été fusillé assis. C'est d'ailleurs ainsi que Maximilien Luce l'avait représenté dans les dessins préparatoires (ci-dessous).



Monceau, où ils fusillent tous les combattants de la Commune faits prisonniers.

Le 22 mai, dès 8 heures du matin, Theisz fait réunir tout le personnel des Postes. Il s'est occupé de rassembler les fonds disponibles : son souci prioritaire est de payer les employés, car ensuite il sera peut-être trop tard et il ne veut pas les laisser sans ressources. Il arrive, accompagné de son ami Vermorel qui monte sur une table et exhorte à la lutte. Puis les chefs de caisse commencent à payer. Le défilé dure jusqu'au début de l'après-midi, perturbé par la chute d'un obus versaillais au milieu de la cour.

Barricades à la Goutte d'Or

23 mai. Dans la nuit, des barricades ont été érigées partout. Plus tard, en exil à Londres, Theisz rédigea quelques notes sur ces journées. Il le fera pour son ami Jules Vallès qui a le projet d'écrire un livre (ce sera le roman *L'insurgé*). Il parle parfois de lui à la troisième personne. Il raconte : «*Je vais à La Chapelle où l'on se bat. Je traverse le boulevard Ornano, rue Myrha, je voulais aller à la mairie du 18e par la rue Saint-André [aujourd'hui rue André-Del-Sarte]. Mais l'ennemi plante à ce moment le drapeau tricolore sur la Butte, à la tour Solférino. Nous nous rabattons sur la chaussée Clignancourt [rue de Clignancourt]. Là, une barricade devait défendre l'entrée de la Butte dans Paris.*

«*Je vois Vermorel à cheval escortant un convoi*

de munitions... Arrive Dombrowski [le principal chef militaire de la Commune à ce moment-là]. Cris : Vive la Commune ! Vive Dombrowski ! Mais Dombrowski est grièvement blessé sur une barricade rue Myrha. On arrache un volet pour en faire une civière, on le transporte à l'Hôtel de Ville où il meurt. «*Vermorel revient trouver Theisz resté pour organiser les renforts. Il lui annonce la mort du Général, mais en lui recommandant de n'en rien dire aux hommes.*»

La mort de Vermorel

Au soir du 23 mai, Paris brûle. Des feux ont été déclenchés par les obus versaillais, mais aussi par des incendiaires qui ont entrepris de brûler les bâtiments publics. Cela sera beaucoup reproché aux communards. Theisz intervient pour empêcher qu'on incendie l'Hôtel des Postes. Un témoin, concierge dans cette rue, rapportera plus tard devant le tribunal versaillais que Theisz s'est placé devant le chef de bataillon de la garde nationale qui voulait mettre le feu : «*Fusillez-moi si vous voulez, mais je n'y consentirai pas.*»

À 9 heures du soir, il est rue Montmartre avec un groupe de combattants. Il préconise une retraite vers le Château d'Eau (la place de la République), où d'énormes barricades ont été dressées. Il y retrouve Jean-Baptiste Clément, élu du 18e, qui est là, fusil à la main, ainsi que son ami Vermorel.

Le 25 mai, la place du Château d'eau est prise par les Versaillais. Vermorel, grièvement blessé, est fait prisonnier par les Versaillais. Il mourra quelques jours plus tard en captivité.

La mort de Varlin

Le 26, un autre drame se joue rue de la Roquette. Une foule déchaînée a extrait de la prison un groupe de prêtres et veut les fusiller. Eugène Varlin s'y rend afin d'empêcher le massacre.

Les prêtres sont là, alignés dans un fossé le long du mur. «*Nous ne pûmes obtenir un répit, racontera un de ceux qui accompagnent Varlin. On nous dit même qu'on allait nous fusiller avec eux. Force fut de nous retirer.*» Mais Varlin ne renonce pas, il cherche d'autres membres de la Commune pour venir avec lui. «*Non, nous n'irons pas, lui répond Roullier (encore un "international"). Car il ne faut pas qu'on puisse dire que des membres de la Commune étaient là.*»

Au soir du 26 mai, il est clair que tout est perdu. Varlin a pu se faufiler entre les lignes.



Le café, à Londres, où les exilés se retrouvaient pour discuter, lire les journaux, jouer aux cartes...

Épuisé, il s'arrête sur un banc rue Cadet. Il est reconnu par un prêtre habillé en bourgeois, qui alerte des lignards versaillais commandés par le lieutenant Sicre.

Varlin est ceinturé. On le conduit vers le sommet de Montmartre, là même où avait commencé l'insurrection, deux mois auparavant. Tout au long du chemin, il est insulté par une foule furieuse, frappé et frappé encore. C'est un véritable chemin de croix. Il comparait devant un général installé rue des Rosiers. Sentence immédiate : la mort.

Il est en si mauvais état qu'on ne peut le fusiller debout. On doit l'asseoir. Le peloton de soldats est entouré, pressé, par une foule qui crie «*À mort !*» Après l'exécution, le lieutenant Sicre le fouille. Il trouve un canif, un portefeuille contenant 284 francs et 15 centimes, ainsi qu'une montre – qu'il empoche.

L'exil à Londres

Theisz, lui, a pu se cacher. Il ne dira jamais le nom de celui qui lui a donné asile. Deux mois plus tard, il trouve une filière lui permettant de gagner Londres. Condamné à mort par contumace, il y vivra en exil jusqu'à l'amnistie, neuf ans plus tard, en 1880.

Les communards exilés sont nombreux à Londres, ils se retrouvent dans des cafés. La plupart vivent très pauvrement. Theisz tente de reprendre son métier de ciseleur sur bronze, mais il a du mal à apprendre l'anglais, ce qui le handicape. Il travaille avec sa femme qui l'a rejoint et qui a ouvert une blanchisserie sur Charlotte Street. En 1876, il est gravement malade de la typhoïde. Il apprend la mort de ses parents, demeurés à Paris dans leur logement du boulevard de La Chapelle. Son moral n'est pas bon.

Karl Marx s'emploie à rallier les communards français à ses thèses. Dans une lettre, il affirme y être parvenu avec Theisz. Mais rien n'est moins sûr, on le constatera lors du retour de Theisz en France : à partir de juillet 1880, il tient la rubrique sociale à *L'intransigeant*, le journal de l'ex-communard Rochefort. Et les idées qu'il défend, prônant l'autonomie ouvrière, sont les mêmes qu'avant la Commune.

Le 5 janvier 1881, il tombe malade. Le 7, frappé de paralysie, il ne reconnaît plus ses amis. Il meurt le 10. À ses obsèques, le 13 janvier au cimetière de Saint-Ouen, on remarque une gerbe rouge : «*À Theisz, ses camarades d'atelier.*»

Noël Monier

18^e

CULTURE

L'école du *Sudden* : apprendre le théâtre par le théâtre

L'école de théâtre créée il y a dix ans par Raymond Acquaviva propose aux élèves trois années de cours, et des interprétations devant un vrai public. Les 1, 2 et 3 septembre se dérouleront des auditions pour y être admis.

En l'an 2000, Raymond Acquaviva décida d'acquérir le Sudden Théâtre. Venant de quitter le cours Florent, il n'avait qu'une idée en tête : créer et faire vivre SON école de théâtre, tout en redonnant un second souffle au Sudden.

Pour Acquaviva, le théâtre, vissé au corps, est une addiction. Ancien sociétaire du Français sans avoir suivi les cours du Conservatoire national, il s'est fait les dents tour à tour comme acteur, metteur en scène puis professeur d'art dramatique.

Il s'est rendu compte qu'après avoir suivi des cours, quelle que soit l'institution, l'élève comédien, fraîchement émoulu, était livré à lui-même. C'était inconcevable pour lui, il voulait que le jeune apprenti comédien ait un pied dans le théâtre, il fallait que l'élève soit inséré dans le tissu professionnel dès son entrée dans ses cours.

Visionnaire, il le demeure : il n'existe pas encore de modèle semblable au Sudden...

L'organisation de cette école et son mode de fonctionnement s'appuient sur des principes chers au maître des lieux : travail, rigueur, beaucoup de rigueur, passion, convivialité et solidarité. La durée des études est de trois ans. La sélection se fait sur audition.

Chaque trimestre est ponctué, dès la première année, par une évaluation de l'élève faite par les professeurs, le staff de l'école et des professionnels du métier qui interviennent au cours du cursus (professionnels du théâtre, du cinéma, de l'écriture...). Et à chaque trimestre il peut y avoir des recalés. Le suivi pédagogique est exigeant, les décisions sont sans appel.

Feydeau, Molière, Marivaux...

La première année est un apprentissage de toutes les techniques utilisées par le théâtre, bases indispensables pour être acteur : on apprend à articuler, à respirer, à optimiser le timbre de la voix, à jouer avec son corps, à posséder l'espace scénique. La deuxième année est consacrée à une forme d'initiation à la *commedia dell'arte*, et à l'interprétation de personnages de pièces du théâtre classique et contemporain.

La troisième année est essentiellement consacrée au cinéma, un travail suivi avec un metteur en scène en activité. Cette année fait prendre conscience à l'élève, grâce à l'utilisation de la caméra, de la façon d'apprivoiser son futur métier. Terrible, paraît-il : sur l'écran, on ne se voit pas, on n'entend pas sa voix, comme on l'imaginait. Au cours de cette année, l'élève participe à la réalisation d'un court métrage écrit par lui dans les ateliers d'écriture. Dirigé par un réalisateur extérieur, ce court métrage sera projeté lors d'une séance publique au Sudden en fin d'année. En même temps l'élève remet son mémoire de fin d'études (comme dans toutes les écoles de théâtre) qui fait partie de l'évaluation finale.

Existents aussi, en parallèle, des cours de comé-

DR



Des élèves du Sudden dans une représentation en public du *Britannicus* de Racine.

die musicale où l'élève apprend à chanter et à danser, et s'initie au casting.

Bien sûr, conformément aux vœux de Raymond Acquaviva, chaque année une pièce est interprétée par les élèves, sous la direction d'un metteur en scène extérieur au Sudden, et fait partie intégrante de la programmation du théâtre. Cette année, ce fut *Le Fil à la patte* de Feydeau, mis en scène par Isabelle Starkier (voir *Le 18e du mois* d'avril). Certaines pièces perdurent : *La double inconstance* de Marivaux en est à sa deuxième année, *Le Bourgeois gentilhomme* resta presque trois ans à l'affiche.

Malgré quelques difficultés, les promos sont toujours aussi bien remplies. Le jury de fin d'études happe quelques comédiens pour leur mettre le pied à l'étrier... Objectif atteint.

Depuis cette année ont été créés un cours pour adultes tous les lundis soirs, et un cours pour enfants les mercredis après midis. (Pour la petite histoire, ce cours est fréquenté par la fille d'Anne Roumanoff, elle-même ex-élève de Raymond Acquaviva).

Anne, Yvan, Elsa, Audrey...

Baucoup d'anciens élèves d'Acquaviva s'illustrent aussi bien au théâtre qu'au cinéma : entre autres, Anne Roumanoff, Denis Podalydes, Yvan Attal, Elsa Zylberstein, Sandrine Kiberlain, Audrey Tautou, Mélanie Thierry (qui fut une remarquable *Baby Doll* l'an dernier à l'Atelier)... Les résultats sont impressionnants.

Raymond Acquaviva poursuit par ailleurs lui-même sa carrière de comédien : depuis septembre 2009 il joue en compagnie d'Amanda Lear *Panique au ministère*, qu'il a mis en scène, au Théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Cette année, des auditions pour sélection des nouveaux élèves du Sudden ont eu lieu les 16, 17 et 18 juin, et d'autres sont organisées pour les 1, 2 et 3 septembre.

Michel Cyprien

□ Sudden Théâtre, 14 rue Sainte Isaure. 01 42 62 59 49.

Poètes et écoliers de Championnet associés

Les enfants d'une classe de CM1 de l'école du 7 rue Championnet, avec leur institutrice Maryline Albert, se sont associés à des poètes et des comédiens, sous l'égide de l'association *La Ruche des arts*, pour réaliser des textes. Ils ont signé ensemble : à partir de quelques récits, une version narration, une version poème, une version dialogues. Et même un long poème rédigé par les enfants entièrement en alexandrins, et respectant la rime alternée et les césures, s'il vous plaît.

La Ruche des arts est l'association qui anime les réunions mensuelles du *Cercle des poètes du 18e*. Elle édite aussi une revue, *Plein sens*, dans laquelle sont publiés ces textes. On y trouve même, en prime, un poème du directeur de l'école !

□ *Plein sens*, numéro de mai-juin-juillet 2010. *La Ruche des arts*, 122 rue Caulaincourt. poezie@voila.fr <http://plein-sens-oesire.org>

Ateliers Récup art à L'Interloque

L'Interloque organise, dans ses locaux du 7 rue de Trétaigne, à partir de septembre, des ateliers d'arts pour enfants et adultes. Il s'agit de travailler des matériaux de récupération pour créer ses propres œuvres. Travail écologique et initiation aux techniques de l'artisanat.

On peut s'inscrire dès cet été : 01 46 06 08 89 ou stakanov@hotmail.fr ■

Rita Hayworth square Jehan Rictus



Jean-Marc Paumier, l'artiste qui colle sur les murs de nos jardins des photos retravaillées de célébrités, a placé en juin le portrait de Rita Hayworth dans le square Jehan Rictus (place des Abbesses), au dessus du *Mur des Je t'aime*.

La "Dame de Shanghai" remplace le portrait d'une autre belle américaine, Ava Gardner, qu'il avait collé là en 2003 mais que les intempéries avaient un peu défraîchi.

Jean-Marc Paumier en a profité pour remplacer aussi Buster Keaton, qui ornait un mur du square Burq, par des collègues en "slapstick", Harold Lloyd et Charlie Chaplin. ■

18^e

CULTURE

Les Mains en l'air, le dernier film de Romain Goupil, tourné dans le 18e

Tourné en grande partie chez lui, dans la cité Montmartre aux artistes, et au collège de la rue Georgette-Agutte, c'est l'histoire d'enfants mallins qui se battent contre l'expulsion de Milana, leur petite camarade sans-papiers.

Emilie de la Hosseraye

Nous sommes en 2067. Milana se rappelle. Il y a soixante ans, la fillette tchéchène était éco-lière. Après l'expulsion d'un camarade sans-papiers, elle se sent menacée elle aussi. Ses petits amis jurent de la sauver. Les enfants font de la résistance, s'organisent sans les adultes contre la politique de reconduction à la frontière et... gagnent.

Telle est l'histoire racontée par Romain Goupil dans son dernier film, *Les Mains en l'air*, sorti le 9 juin. L'enfance, la bande de copains lui sont des thèmes très chers, et cet enfant du 18e a choisi de tourner là où il a grandi, avec sa bande de copains, dans la cité Montmartre aux artistes de la rue Ordener. La plupart des scènes se passent là, ou bien entre Guy-Môquet et Jules-Joffrin, son quartier. Le collège Berlioz de la rue Georgette-Agutte a été transformé en école primaire pour les besoins du film.

D'autres scènes se déroulent en Bretagne, là où le réalisateur avait déjà commencé à faire des films pendant ses vacances dès 12 ou 13 ans.

Un cinéaste engagé

Romain Goupil, cinéaste engagé, s'est investi depuis longtemps dans l'histoire des sans-papiers. Un précédent film, *Une pure coïncidence* (2002)



Une des scènes du film, avec Valeria Bruni-Tedeschi.

traitait des déconvenues de sans-papiers arrivant de Chine. Cette fois-ci, il en appelle au regard innocent des enfants, à leur spontanéité et à leur esprit de solidarité. Ils organisent leur propre révolte pour attirer le regard des adultes.

Filmant à hauteur d'enfant, Romain Goupil capte avec grâce leur sensibilité, leurs codes et leurs rigolades. D'ailleurs, lors d'une projection suivie d'un débat avec des enfants de Montreuil, on a pu voir combien les jeunes spectateurs adhéraient à

l'histoire et s'impliquaient.

La petite Milana est jouée par une enfant tchéchène, Linda Douaeva. Mais les adultes ne sont pas absents du film : des comédiens connus et amis de longue date du réalisateur, comme Hippolyte Girardot ou Valeria Bruni-Tedeschi y figurent aussi. Romain Goupil y joue lui-même l'époux de Valeria pour cette occasion.

Tant d'autres Milana

Une avant-première au *Max Linder* a été organisée au profit des grévistes sans-papiers, les "six mille". Une autre projection, suivie d'un débat, a eu lieu avec ces grévistes avant la sortie officielle du film.

Pourquoi avoir choisi le 18e pour tourner ce film, au delà de la facilité de proximité ? «Cet arrondissement, très peuplé, connaît de nombreuses difficultés : logement, chômage... et présence de nombreux étrangers sans-papiers, explique le réalisateur. Néanmoins, grâce à l'appui de la mairie, à l'action de réseaux de solidarité comme RESF et au soutien des parents d'élèves, il n'y a pas eu de descentes de police dans les écoles comme cela a pu se produire ailleurs.» Romain Goupil regrette cependant qu'il reste encore autant d'enfants qui craignent pour leur avenir tout comme Milana.

Virginie Chardin

Michel Miletti vient de quitter la direction du Théâtre de Dix Heures

Après vingt ans, jour pour jour, passés à la direction du Théâtre de Dix Heures, Michel Miletti a tiré sa révérence le 1er juillet.

Rétrospective sur l'homme et son théâtre. Arrivant de son Pas-de-Calais natal au début des années 1970, fou furieux de chanson française, Michel va de boulot en boulot, gardant toujours un lien avec la chanson, une relation avec les gens du spectacle... jusqu'à être barman, le soir après son travail, à l'Opéra-Garnier pour découvrir ballets et musiques classiques. Puis, agent de tourisme pour personnes âgées, il rencontre la chanteuse Anny Gould dont il restera toujours très proche.

Anny Gould, formée selon la grande tradition des interprètes des années 1950, lui fait rencontrer Pascal Sevrin et de cette rencontre, Michel va créer *La Chance aux chansons sur scène*. "Ringard", paraît-il ? Mais ça a très bien marché. Toujours en association avec Pascal Sevrin, il crée une revue, *Paris Casino*, au Casino de Paris.

Des stars à l'affiche

Nous sommes en 1990, le Théâtre de Dix Heures cherche un acquéreur. «Avec Jean-Michel Joyeau, raconte-t-il, nous achetons le théâtre et le restaurons de pied en cape : nouvelle scène, nouvelles techniques, nouveau logo, nouvelle façade. Cerise sur le gâteau, on s'offre un quart-de-queue, car le Dix Heures doit disposer d'un piano : il veut devenir

"théâtre de la chanson et du rire" – sans jamais être considéré comme un "laboratoire" de la chanson, mais comme l'affirmation par des interprètes d'une carrière accomplie.»

«J'aime l'honnêteté dans un spectacle, dit-il encore, je suis mal à l'aise quand j'ai l'impression qu'on vole, qu'on détourne le sujet, j'ai alors l'impression d'une trahison du métier et des spectateurs. C'est pour ces raisons que je me suis pleinement investi dans le choix des artistes, le suivi des spectacles, des festivals. Ceci m'a permis de tisser un réseau important dans le monde fermé de la chanson.»

Muriel Robin, après son passage à l'Olympia, devient la marraine du Dix Heures. Puis tout s'enchaîne très vite, Nicole Croisille, Juliette, Cassel, Marie-Paule Belle (avec laquelle Michel continue à travailler) et aussi Élie et Dieudonné, Franck Dubosc, le Jamel Comedy Club, Omar et Fred... sont à l'affiche. Le Dix Heures est très sollicité, tourne rond avec le soutien de grands producteurs.

L'arrivée des Canadiens

En 2006, un peu plus loin sur le boulevard de Clichy, *Les Trois Baudets* doivent renaître. Les deux partenaires auraient aimé le reprendre, en faire un théâtre de la chanson parallèlement au Dix Heures, théâtre du rire. Joyeau et Miletti se lancent à corps perdu dans ce dossier. Mais leur candidature n'est pas retenue, c'est à Julien Bassouls qu'est finale-

ment attribuée la direction des *Trois Baudets*.

Ils vendent le Dix Heures à une entreprise de Montréal qui compte faire rire en gérant des artistes sélectionnés ou formés par elle, *Juste pour Rire*. Nos deux compères restent aux commandes encore un an avant de se séparer en 2007. Michel Miletti reste seul directeur du théâtre.

Il demeurera autonome, grâce à sa compétence et son savoir-faire, pour le choix des spectacles : belles affiches avec beaucoup de prolongations, les artistes en redemandent, ses décisions sont respectées.

Viré, peut-être, mais prêt à rebondir

Mais les relations s'essoufflent avec le propriétaire, il faut rajeunir les cadres et, le 1er janvier 2010, le propriétaire décide de se passer de son directeur, de son responsable du développement et de son assistante... Fermez le ban.

Le Théâtre de Dix Heures devra apprendre à survivre dans un climat dur, incertain, avec une nouvelle équipe qui ne possède pas l'expérience de ceux qui se sont fait remerciés. À suivre.

À 58 ans, Michel Miletti a plus d'un numéro de téléphone dans son sac, les nouvelles se propagent à la vitesse de la lumière dans ce milieu-là et des propositions lui sont déjà faites pour continuer ce métier, «faire vivre la chanson» qu'il vénère, dès la prochaine rentrée artistique.

Michel Cyprien.

À l'Étoile du Nord On n'arrête pas le théâtre

• Du 1er au 25 juillet. 16 rue Georgette-Agutte. 01 42 26 47 47.

Alors que de nombreux théâtres ferment leurs portes jusqu'à la rentrée de septembre, l'Étoile du Nord a fait un autre choix. Ouvrant un espace et un temps de découvertes et de retrouvailles, la salle de la rue Georgette-Agutte accueillera, comme les années précédentes pendant tout le mois de juillet, le festival *On n'arrête pas le théâtre*.

Cette nouvelle édition conçue par la compagnie Estrarre, en résidence longue à l'Étoile du Nord, propose un programme éclectique et passionnant. Feydeau d'abord avec sans doute sa pièce la plus souvent jouée, *Mais n'te promène donc pas toute nue*.

Un parlementaire qui travaille encore au milieu de l'été ? Mais oui, ça existe. C'est le cas du député Ventroux qui oblige toute sa famille à rester à Paris en plein mois de juillet. Seulement, à Paris au mois de juillet, il fait très chaud. Et Clarisse, l'épouse de Ventroux, n'a pas l'intention de se vêtir «par trente-cinq à trente-six degrés de latitude».

Dans l'intimité, cette manie de se promener toute nue n'est pas pour déplaire à son époux. Mais quand elle se met à déambuler en petite



Nicolas Grandi

Le Roi de la tour de la grande horloge, de Yeats.

tenue devant son fils de 13 ans, le domestique de la famille, un adversaire politique de Ventroux et un journaliste du *Figaro*, c'est une tout

autre histoire. Et la piqûre d'une guêpe sur la croupe de Clarisse ne va pas arranger les choses... Une histoire de peur, peur du scandale, du ridicule, des préjugés, de la déchéance sociale.

Le grand poète irlandais William Butler Yeats ensuite, dont les pièces sont rarement jouées en France. *Le Roi de la tour de la grande horloge* puise à la source des anciennes légendes, des danses populaires et des musiques traditionnelles de l'Irlande profonde. Comme dans une fête archaïque, chanteurs, acteurs, musiciens et spectateurs se réuniront sur scène pour «donner vie aux forces souterraines qui nous font chanter et danser».

Plusieurs autres spectacles seront proposés au public : *Paroles affolées*, une pièce de Sophie Morousi présentée en version courte dans le cadre du festival *À court de forme* en 2009, *Looking for the Dindon*, un documentaire sur la mise en scène à l'Étoile du Nord du vaudeville de Feydeau, un concert du groupe TDM retrouvant les chemins de la folk et du blues.

Dominique Delpirou

années à la Halle Saint-Pierre. Il est l'auteur de sculptures animées plutôt délirantes, une chaise qui agite ses jambes et qui grogne, cherchant à s'échapper du sol où elle est fixée, des machines folles, des animaux étranges... que l'humour habite toujours.

Sculptur' Opéra, monté par la Compagnie PP Dream, met en scène ces machines avec des comédiens

et des chanteurs, pour une fantaisie surréaliste qui célèbre les rencontres et les amours d'une jupe et d'un pantalon.

Répétitions ouvertes (gratuitement) les 15, 16, 17, 21, 22, 23 et 24 juillet à 16 h. Représentations (5 à 10 €) les 29, 30, 31 juillet, 5 et 6 août à 20 h, et le 1er août à 18 h.

□ 104 rue d'Aubervilliers.

À la Reine blanche Théâtre sans animaux

de Jean-Michel Ribes

Du 8 au 30 juillet

Un homme qui se découvre soudain plus intelligent que son frère, un père qui oublie le prénom de sa fille, des visiteurs dans un musée qui découvrent leur origine lointaine sous forme de poissons, etc. : six petites histoires décalées et drôles qui égratignent le sens commun, la complaisance et la mauvaise foi.

□ 2 bis passage Ruelle.

01 40 05 06 96. Les jeudis et vendredis du 8 au 30 juillet à 19 h.

Également à la Reine Blanche Cadres au chômage

Du 5 au 8 juillet à 21 h

La crise est là, et les "Top Dogs", ceux qui occupaient les postes de commandement et se croyaient inattaquables, se retrouvent du jour au lendemain congédiés et débarquent dans un stage de réinsertion. À travers jeux de rôle et exercices de couloir, ils vont devoir, sous leurs costards, mettre à nu une humanité drôle et désespérée. C'est une comédie, adaptée de *Débrayage* de Rémi de Vos (éd. Actes Sud) et de *Top Dogs* d'Urs Widmer (éd. L'Arche). Mise en scène Giorgio Di Nella.

■ Autres programmes : www.reineblanche.com (En août, programmes en anglais.)

À la Manufacture des Abbesses Permission de jardin

de et avec Isabelle Ganz

C'est un "seule en scène" (ou, si vous préférez, un *one woman show*). Une comédienne arrive sur scène pour jouer la pièce qu'elle a répétée, mais rien ne se passe comme elle l'avait prévu.

□ 7 rue Véron. 01 42 33 42 03. Jusqu'au 15 septembre, jeudi à sam. 21 h, dim. 17 h. Relâche 1, 3 et 4 juillet, mais dates supplémentaires merc. 6 et 17 juillet 21 h.

■ Également à la Manufacture : • *Blogueuse*, merc. à dim. 19 h. • À partir du 22 août, *Plastique*.

Au 104 (salle 400)

Sculptur' Opéra

De Gilbert Peyre

Du 15 juillet au 6 août

Gilbert Peyre, sculpteur, on le connaît bien dans le 18e. Il y a longtemps vécu, il avait son atelier rue Durantin, et une grande exposition lui a été consacrée il y a quelques

À découper ou recopier

Vous voulez nous soutenir ? Abonnez-vous !

Je m'abonne pour un an (onze numéros) : 23 €

Je m'abonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 39 € (23 € abonnement + 16 € cotisation)

Je souscris un abonnement de soutien : un an 80 € (23 € abonnement + 57 € cotisation)

Je me réabonne pour un an (11 numéros) : 23 €

Je me réabonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 39 € (23 € abonnement + 16 € cotisation)

Abonnement à l'étranger : 26 €

Remplir en lettres majuscules et envoyer avec le chèque à l'ordre de "Les Amis du 18e du mois", 76 rue Marcadet, 75018 Paris :

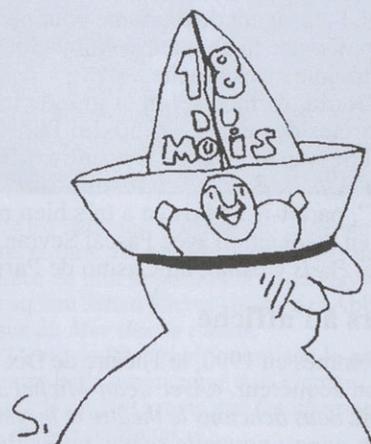
NOM : Prénom :

Adresse :

E mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après :

Toute correspondance concernant les abonnements (changement d'adresse, réclamation, demande de facture, etc.) doit être envoyée par écrit. Merci.



Au Funambule de Montmartre Les preuves d'amour

de et avec Jérémie Malaveau



C'est un "seul en scène" (ou, si vous préférez, un *one man show*) : Jimmy, un type charmant mais largué par les événements... et par sa petite amie. Il soliloque, raconte son histoire de façon comique et poétique, multiplie à l'infini les questions sur le couple et l'amour, interprète les personnages qu'il rencontre, tous plus loufoques les uns que les autres.

□ 53 rue des Saules. 01 42 23 88 83. Juillet et août : jeudi à dim. 20 h.

■ **Également au Funambule :** Frédéric Sigriest refait l'actu, prolongation juillet-août, sam. et dim. 18 h 30.

Théâtre Montmartre-Galabru Paris'Tinguett

de Nadège Maruta

Nadège Maruta, ancienne soliste de cancan au Moulin-Rouge, et chorégraphe de spectacles de Jérôme Savary, met en scène Laure Bontaz, danseuse et chanteuse, pour ce spectacle qui évoque Zizi Jeanmaire, Gréco, Yvette Guilbert, Mistinguett bien sûr, Édith Piaf et Arletty, et la Goulue...

□ 4 rue de l'Armée d'Orient. 01 42 23 15 85. Tout juillet, mardi et sam. 21 h 30.

■ **Également au Galabru :** • **Georges Brassens dans le texte :** Frédéric Venant évoque un Brassens truculent et nostalgique. En disant le texte des chansons de Brassens sans la musique, il révèle à quel point ce fut un grand poète. • **Constance** dans *Je suis une princesse, bordel !* • Relâche en août.

Et aussi

■ **Alambic-Comédie :** • **Qui aime bien trahit bien** continue imperturbablement jusqu'au 30 octobre.

• **Amour, rouston et cabriole**, jusqu'au 28 août. • **Bonne année**, jusqu'au 30 août. (12 rue Neuve-de-la Chardonnière. 06 25 28 13 06.)

■ **Atelier-théâtre de Montmartre :** Le 7 juillet, **C'est toujours ça de pris !** (7 rue Coustou. 01 46 06 53 20.)

■ **Dix-Heures :** • **Cédric Chapuis**, *Une vie sur mesure*, jusqu'au 31 juillet (relâche 13 et 14). • **Shirley Souagnon**, *Sketch up*, jusqu'au 31 juillet. (36 bd de Clichy. 01 46 06 10 17.)

Pour les enfants

■ **Au Funambule :** Adélaïde, la fourmi qui voulait aller dans l'espace, et Si j'étais magicien ! (01 42 23 99 83.)

■ **À l'Alambic :** Abrac'Alambic. (06 25 28 13 06.)

Les Arènes du Jazz : une superbe programmation

● Du 20 au 25 juillet, à 21 h, aux Arènes de Montmartre (entrée par l'escalier de la rue Chappe).

Événement attendu par ceux qui aiment cette musique, le *Festival des Arènes du Jazz* accueille, cette année encore, une programmation de haute qualité.

• **Mardi 20, quintet Contact :** Dave Liebman, saxo, John Abercrombie, guitare, Marc Copland, piano, Drew Gress, basse, Billy Hart, batterie.

Le jazz est toujours, en tout cas chez les grands, fait d'improvisations, même sur des thèmes longuement répétés. Et parfois surgit ce moment merveilleux où deux, trois, cinq musiciens se répondent, se provoquent, se relancent l'un l'autre, fusionnent dans une complicité totale. On a vécu de ces moments-là en écoutant Dave Liebman, par exemple dans le disque qu'il a récemment enregistré avec Wolfgang Reisinger et Jean-Paul Céléa (on retrouve celui-ci cette année aux Arènes), ou bien avec John Scofield, Richie Beirach et le batteur Billy Hart.

Le quintet formé par cinq hommes aussi expérimentés, cinq personnalités aussi riches que Liebman, Billy Hart, Abercrombie, Marc Copland et Drew Gress nous promet des bonheurs de ce genre.

• **Mercredi 21, Martial Solal.**

Il arrive qu'à l'écoute d'un concert ou d'un disque, on se surprenne à perdre le fil, à penser à autre chose. Cela ne peut pas arriver avec Martial Solal, tant il est imaginatif, sait multiplier les trouvailles inattendues, faire s'entrechoquer des mondes jamais semblables, à partir des *standards* les plus usés, voire de chansons enfantines (*Il était un petit navire...*), ou de ses propres compositions. Ce Français d'origine algérienne est reconnu maintenant comme un des plus grands pianistes de l'histoire du jazz.

Il a 83 ans, il n'a rien perdu de son agilité intellectuelle et digitale, mais se produit désormais rarement en public. C'est un privilège de pouvoir l'entendre.

• **Jeudi 22, Norma Winstone**, avec Klaus Gesink, clarinette basse, et Glauco Venier, piano.

Le charme d'une voix souple et veloutée qui ne cherche jamais à s'im-



Ci-dessus, le quintet **Contact** : à gauche, John Abercrombie et Billy Hart, à droite Dave Liebman, Marc Copland et Drew Gress.

Ci-contre, Martial Solal.



Christian Rose

poser de force, mais s'insinue doucement jusqu'à vous prendre le cœur.

• **Vendredi 23, Thomas Savy trio.**

Ce très jeune virtuose de la clarinette basse a obtenu une critique unanimement louangeuse pour ses deux premiers albums (*Archipel*, puis tout récemment *French Suite*) qui, nous dit-on, «révèlent une puissance improvisatrice, une sauvagerie musicale parfaitement maîtrisées».

• **Samedi 24, le quartet Résistance**

poétique, animé par le batteur d'exception Christophe Marguet.

• **Dimanche 25, Michel Portal** (saxos, bandonéon), **Louis Sclavis** (clarinette), **Jean-Paul Céléa** (basse), **Daniel Humair** (batterie).

Clôture en beauté avec ces quatre musiciens qu'on n'a plus besoin de présenter, quatre parmi les dix ou quinze meilleurs du jazz en France (bien qu'à la vérité, Daniel Humair soit suisse...). N.M.

À l'Olympic-café Rebetiko

Le 3 juillet à 20 h 30.

Le *rebetiko* est une forme de musique populaire grecque, d'une grande force émotionnelle, né, comme le *fado* au Portugal ou le *tango* en Argentine, dans les bas quartiers urbains, spécialement dans les ports. Dans les bars à marins de Salonique et du Pirée, il s'est développé en 1922-1923 lorsque, après la défaite de la Grèce dans son ultime confrontation militaire avec la Turquie, les populations grecques d'Asie mineure durent se rapatrier sur le continent européen.

C'est donc une musique influencée par les sonorités moyen-orientales mais

qui a trouvé son langage propre. Les touristes peuvent en entendre des échos abâtardis dans les innombrables cafés à musique de Plaka à Athènes.

Le livre de Gail Holst *Aux sources du rebetiko* vient d'être réédité par *Les nuits rouges*, maison d'édition basée dans le 18^e et qui s'intéresse entre autres à l'histoire de l'anarchie. À cette occasion, on pourra entendre en concert, le 3 juillet à l'Olympic-café, l'ensemble *Sex, drugs & rebetiko*, en présence de Gail Holst qui chantera avec le groupe. N.M.

□ Olympic-café, 20 rue Léon. Autres programmes de l'Olympic : www.rueleon.net

Éditions Les nuits rouges, 21 bis rue du Simphon. 01 42 26 09 45.

■ **À la Cigale :** • **Charlotte Gainsbourg**, c'est complet le 8 juillet, mais, fin juin, il restait des places pour le 9. • Autres programmes : www.lacigale.fr

■ **À Autour de midi** (11 rue Lepic) : • Le 7 juillet, jam vocale avec le Quartet Françoise Fognini. • Le 15, Arnold, chanson française. • Le 28, jam session avec Laurence Masson. • Le 29, le Valérie Hebey Trio.

■ **À la Reine blanche :** • Le 4 juillet, Vocal Mania, spectacle de l'école de chant. • Le 10, Guiguipop + Guillaume et Sébastien. • Le 14, François Mafoua, (Congo) concert et expo. (2 bis passage Ruelle. 01 40 05 06 96.)

■ **Les Trois Baudets :** voir page 6 et www.lestroisbaudets.com

Au Musée de Montmartre Jules Chéret, affichiste

• À partir du 6 juillet. 12 rue Cortot. Du mardi au dimanche de 11 h à 18 h.

La fin du XIX^e siècle et le début du XX^e furent un âge d'or de l'affiche. De grands peintres, tels Toulouse-Lautrec et Bonnard, de grands dessinateurs, tel Steinlen, firent des affiches. D'autres artistes furent de purs affichistes, mais de grand talent. Au premier rang de ceux-ci se trouve le Montmartrois Jules Chéret (1836-1932).

Il fut auteur principalement d'affiches pour des salles de spectacle, (les Folies Bergère, le Palais de Glace, le Concert parisien, le cirque Médrano, etc.). C'est à lui que les créateurs du Moulin Rouge, qui venait d'être construit, firent appel en 1889 pour dessiner leur première affiche.



Il fut également chargé, plus tard, de décorer un des salons de l'Hôtel de Ville.

Son style, basé sur le mouvement et la légèreté, allait faire longtemps des émules. Le Musée de Montmartre possède un beau choix de ses affiches.

■ **Également** : À l'hôtel Demarne, le bâtiment voisin du Musée, du 6 juillet au 12 septembre, une exposition de photos d'établissements montmartrois de spectacles dans les années 1950 : le Moulin Rouge, le cirque Médrano, les théâtres des Trois Baudets, des Deux Ânes, de Dix Heures, les cabarets Chez Michou, Chez Patachou, Chez Ma Cousine, Chez Monique Morelli.



Galerie Amtarès Monique Braoudé

Jusqu'à fin juillet

Des paysages, des intérieurs, des fleurs, des natures mortes : dans ses tableaux, Monique Braoudé cherche à dégager des lignes maîtresses, à mettre en résonance des couleurs simples. C'est un art figuratif dont on se dit qu'il suffirait d'un pas pour qu'il devienne art abstrait – mais un pas qu'elle ne franchira jamais, car elle est trop attachée aux impressions ressenties devant le réel. Et par-dessus tout, à la lumière, omniprésente, qui rythme chacune des œuvres.

□ 29 rue Lamarck. 06 09 66 37 15. Mardi à samedi de 15 h à 19 h.

À la galerie Roussard Gen Paul

• Jusqu'en septembre. 13 rue du Mont-Cenis. Tous les jours de 11 h à 20 h.

Le peintre Gen Paul (1895-1975) est une figure vedette de l'histoire de la Butte. Il habita, de 1916 à sa mort, à l'angle de la rue Girardon et de l'avenue Junot, et son atelier fut le lieu de rencontre d'écrivains et artistes tels que Marcel Aymé, Louis-Ferdinand Céline, les comédiens Le Vigan, Fernand Ledoux, les clowns Rhum et Porto...

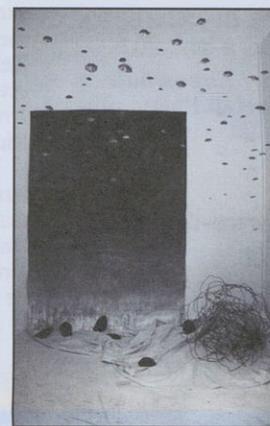
Ayant commencé à vendre ses dessins à l'âge de 13 ans, des paysages de la Butte essentiellement à cette époque, il n'a jamais cessé de créer. Son œuvre est donc extrêmement abondante – inégale, mais avec des toiles remarquables –, marquée tout au long par une fougue, une violence, parfois jusqu'au désordre, aussi bien dans le

choix des couleurs que dans la pâte, épaisse, vigoureuse.

On y distingue plusieurs périodes. La plus remarquable, autour de 1930, est celle qu'on dit "expressionniste", proche de Soutine (qui à un an près avait le même âge, mais que Gen Paul connut très peu).

André Roussard présente ici une soixantaine d'œuvres de toutes natures, de toutes tailles et de toutes dates, depuis des petits dessins rapidement jetés sur le papier, jusqu'à quatre grandes toiles maîtresses : *Le joueur de flûte*, *Le violoniste*, *Le jardin*, et un *Autoportrait*. À noter aussi une belle aquarelle d'une rue de Montmartre, une rareté car Gen Paul pratiqua très peu l'aquarelle.

N.M. Autoportrait, par Gen Paul.



Mary Ann Beall : "Pigments sur toile à patron, parachute et virevoltants".

À la mairie du 9^e Mary Ann Beall, Dépaysements

Mary-Ann Beall, plasticienne, vit et travaille dans le 18^e depuis 1985, et elle participe aux "portes ouvertes" de l'association *D'Anvers aux Abbesses*. À la mairie du 9^e, dans un espace qui accueille réunions, mariages, expositions, elle propose ce qu'elle définit comme «des interventions qui s'inscrivent librement dans l'espace plutôt que sur une surface délimitée».

Ses installations, explique-t-elle, sont créées «en fonction de l'espace qui les accueille, leur taille et leur forme dépendent de l'air et du vide nécessaires à leur respiration...» Tissus qui dessinent, contre un mur, une improbable carte en relief, assemblage de cartes postales et de photos, ardoises chiffées jonchant le sol, constructions fragiles faites de toiles et de fins grillages métalliques... tout est conçu pour susciter le dépaysement et en même temps éveiller des échos dans «la mémoire sensible» du spectateur.

■ **À l'atelier Sens commun** (4 rue André-Messager), du 2 au 4 juillet, cinq artistes, Guillaume Antoine, Julie Dalmon, Emmanuelle Guédon, Jean-Baptiste Labarrière, Julie Poulain se partagent l'atelier et en invitent trois autres pour une expo collective (peintures, sculptures).

■ **À l'hôpital Bretonneau** : L'exposition des Oriflammes et des œuvres de Bruno Le Sourd continue jusqu'au 31 août. (23 rue Joseph-de-Maistre.)

■ **Musée de l'érotisme**, 72 bd de Clichy. Quatre expositions jusqu'en novembre : Art sacré, Art populaire, Art contemporain, Maisons closes. (Tous les jours de 10 h à 2 h.)

À la Halle Saint-Pierre Horaires et expos de l'été



De l'expo *L'art brut japonais*, une œuvre de Shinji Hirano.

L'exposition sur *L'art brut japonais*, qui connaît un grand succès, est en place jusqu'au 2 janvier. On pourra la visiter tout l'été. En juillet, ouverture tous les jours de 10 h à 18 h. Mais en août, la Halle Saint-Pierre fonctionnera à effectifs réduits ; elle sera fermée le week-end et ne sera ouverte en semaine que de 12 h à 18 h.

La galerie (dans le grand hall, entrée libre) accueille du 1^{er} au 31 juillet des œuvres de Davide Cicolani. Atteint dans son enfance de néphrite, c'est pendant ses longues périodes d'hospitalisation que ce natif de Rome, autodidacte, a commencé à dessiner. À 18

ans, il commence à travailler en usine, de nuit, de sorte qu'il peut consacrer ses journées à son œuvre artistique.

En 2006, à la suite d'un licenciement, il quitte l'Italie et vient à Paris où, vivant souvent dans des squats d'artistes, exerçant des petits boulots pour vivre, il poursuit sa production, utilisant comme supports principalement des matériaux pauvres mais qui ont une histoire, cartes routières, pages de vieux registres de comptes, sur lesquels il superpose ses lacis à l'encre de Chine.

C'est sa première exposition. □ 2 rue Ronsard.

18^e

LIEUX

Le Temple du dieu Ganesha



Bruno Lemesle

Le dieu Ganesha



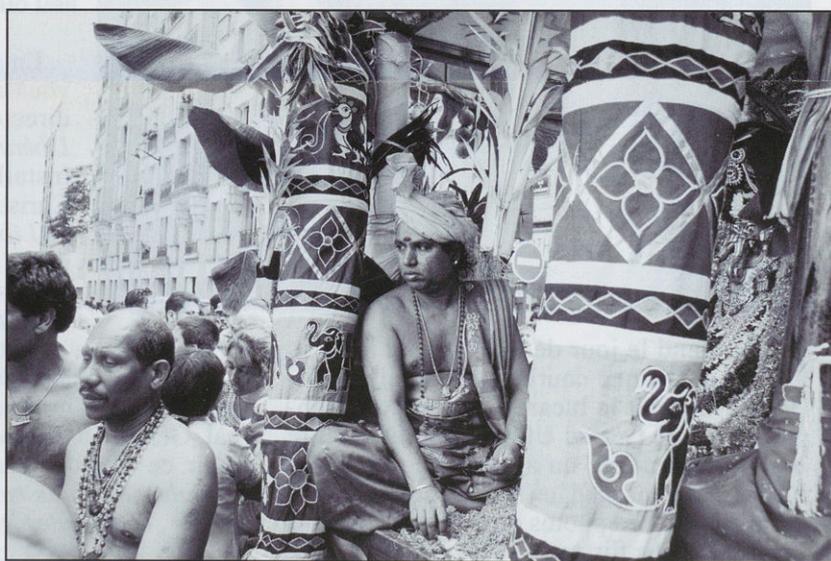
Bruno Lemesle

Lors de la cérémonie d'inauguration du nouveau temple, rue Pajol.



Bruno Lemesle

Le dais surmontant l'autel du dieu éléphant



Davide Del Giudice

Deux photos du défilé de l'an dernier

Chars richement ornementés, fleurs, fruits à profusion, encens... hommes torse nu tournant et dansant, femmes dans leur plus beau sari portant sur la tête des corbeilles où clignotent des petites flammes : tel est le traditionnel défilé en hommage à Ganesha, la divinité hindoue à tête d'éléphant, le dieu-enfant de l'amour, la fertilité et la connaissance.

La procession annuelle se déroule cette année dimanche 29 août. Pour la première fois depuis 1985, elle ne part pas du 72 rue Philippe-de-Girard. Le petit local qui abritait le temple Sri Manicka Vinayakar Alayam, va être démoli dans le cadre de la rénovation du quartier, et les fidèles ont déménagé.

Le temple s'est installé, depuis avril, 17 rue Pajol dans de nouveaux locaux, bien plus vastes et magnifiquement décorés (voir notre numéro de mai). L'ornementation a été réalisée, dans les règles les plus strictes du rite védique, par des artistes venus spécialement de l'Inde.

Au milieu de la grande salle, un pilier en bois de teck recouvert de cuivre : c'est le centre névralgique du temple, le lieu de transmission de la parole divine à l'univers. Tout autour, dix-huit statues réalisées à la main et, derrière le pilier, l'autel du dieu Ganesha entouré des autels de ses parents, Shiva et Parvati, et de son frère Murgan. L'or rutilé, les couleurs éclatent. Ganesha, enfin, possède ici un temple à sa mesure. ■



Davide Del Giudice

Photographe de presse, photographe de mode, mais surtout photographe humaniste, il habite à La Chapelle après une enfance à Clignancourt : le 18e au coeur sans "cliché".

Gérard Uféras et son Paris d'amour



Quelques photos exposées à l'Hôtel de Ville. Gérard Uféras n'a volontairement pas indiqué le lieu où il les a prises.

En 1984, il prend rendez-vous avec Christian Caujolle, directeur de la photo à *Libération*. Le journal était alors installé dans le 18e, rue Christiani, tout près de Barbès. À *Libé* à cette époque-là, la photo a une grande importance. Uféras est «*toujours furré à la rédaction jusqu'au bouclage*»,

prêt à partir en reportage à tout moment.

Il rejoint l'agence *Vu* fondée par Caujolle et installée rue Christiani, juste en face du journal. Gérard Uféras avoue une passion pour ce 18e de «*toutes les classes sociales, des plus modestes aux plus riches, et de toutes les immigrations*».

De l'agence *Vu* à *Rapho*

Passionné de musique, il est en 1988 doté par l'agence *Vu* d'une "carte blanche" pour travailler sur le monde de l'Opéra, dont il passe les portes pour la première fois. «*Un enchantement*», confie-t-il en évoquant l'Opéra-Garnier. Malade, il doit abandonner le projet avant son achèvement. Deux ans plus tard, nouvel émerveillement, pour l'Opéra-Comique cette fois, «*univers entre réalité et fiction*» où il travaille sur une nouvelle commande photo.

Le Musée de l'Élysée à Lausanne, spécialisé dans la photo, lui permet de travailler sur le projet *Voir la Suisse autrement*, rassemblant plusieurs photographes, et de poursuivre son œuvre sur les opéras de Suisse et d'Europe, récompensée par le Prix de la Villa Médicis-hors les murs en 1990.

D'un naturel plutôt calme, Gérard Uféras avoue tout de même quelques colères. Un jour de 1993, il claque la porte de l'agence *Vu* dans

«*un moment passionnel, comme on quitte ses parents*».

À l'agence *Rapho*, il rencontre Willy Ronis. Leur sensibilité à «*la photo du réel, celle qui a du sens, qui transmet une émotion*» les rapproche, scellant leur amitié. En 1997, après une série d'expositions à Francfort, au Festival de Salzbourg et au Carrousel du Louvre, il publie son premier livre sur l'Opéra, remportant le prestigieux Prix World Press, avant de travailler pour des magazines de mode et de réaliser l'exposition *L'Étoffe des rêves* au Musée des arts décoratifs.

Une photo comme un voyage

«*Faire une photo, c'est comme un voyage et c'est magique*», affirme-t-il. *Paris d'amour* est née de sa vision des mariages comme «*une clé pour aller d'un milieu à l'autre, et y être accepté*» et dire «*C'est nous, on est comme ça*», sans tomber dans le cliché, la diversité étant exprimée non en terme de danger mais de richesse.

Il accompagne les préparatifs, les cérémonies, les fêtes, toutes religions et convictions confondues. Il photographie la cérémonie du henné de la mariée, habituellement cachée au regard masculin. «*Il n'est pas difficile d'être accueilli avec bienveillance quand vous êtes ouvert*», confie-t-il.

Il se souvient avec un bonheur non feint du premier mariage qu'il a ainsi photographié : le contact s'était établi à la sortie de la salle paroissiale proche de la place de Torcy à La Chapelle, avec des Comoriens qui préparaient un mariage auquel ils l'ont convié, une semaine plus tard, en banlieue. Il a été «*ébloui*» par les costumes, la tradition, par la femme-griot chantant les louanges des familles...

Il commente ses photos. Tulle blanc du voile emprisonnant le couple, chanteurs de gospel d'une union malgache et camerounaise, baiser de mariés au seuil d'une synagogue, grands-parents dévorant des sandwiches avec la future épouse, couple homosexuel "pacsé", mariage dans le 18e entre une juive et un musulman, «*preuve que l'amour peut exister entre personnes de deux communautés différentes*», Gérard Uféras poursuit la lignée des "photographes humanistes".

Et maintenant ? Il murmure qu'il n'a pas de projet pour l'immédiat, il compte seulement se reposer. Au pied de l'escalier en colimaçon de son appartement, une affiche de mode en noir et blanc traduit sa sensibilité : zoom sur une rose-chou posée au dos nu d'une robe du soir...

Jacqueline Gamblin

□ Paris d'amour, exposition à l'Hôtel de Ville, jusqu'au 31 juillet.

Livre du même nom, 252 photos noir et blanc et couleur, + DVD du film de Pierre Schumacher. Éditions Castor & Pollux.

www.gerarduferas.com et www.parisdamour.com

Quand le jour décline, quand le ficus décrit une courbe pour le laisser filtrer par la lucarne sous le toit, l'appartement de Gérard Uféras découvre, entre ombre et lumière, un appareil de brocante Kodak posé sur pied, un Leica sur une étagère, et au mur des photos de mode et de danse en noir et blanc flirtant avec le célèbre *Nu provençal* (1949) du grand photographe Willy Ronis (mort en 2009).

Auteur de l'exposition *Paris d'amour* qui présente des photos de mariages dans Paris et ailleurs et qui a nécessité deux ans de travail sans véritable repos, Gérard Uféras est installé dans le quartier Marx-Dormoy depuis vingt-cinq ans.

Né en 1954 à Paris, de parents venus des pays de l'Est et installés rue Eugène-Sue et rue Doudeauville, Gérard Uféras évoque son père, «*droit, fort et généreux*» qui fabriquait avec son Leica, en temps de guerre, de fausses cartes d'identité pour la Résistance. Ce père possédait, près de la Nation, un magasin où traînaient des appareils photo, et le petit Gérard photographiait et filmait sa famille.

Quelques années plus tard, il rencontre le reporter photo Sebastiao Salgado qui le prend sous son aile. Il s'inscrit en fac section cinéma, après s'être marié et être devenu papa, se donnant un an pour devenir lui aussi photographe.